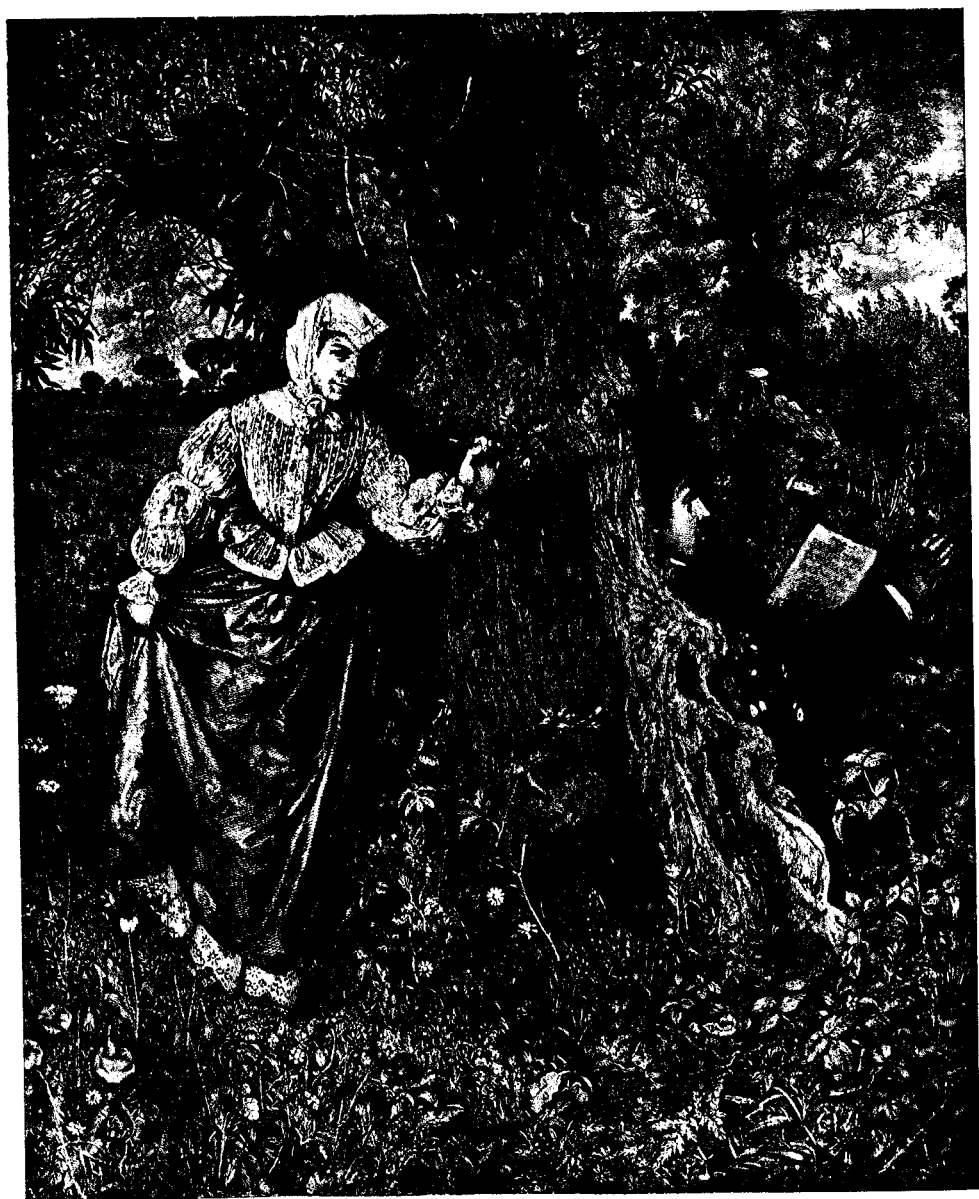


Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |



LA MUSIQUE A DES CHARMES

D'APRÈS GEORGE A. STOREY



LVIDEMMENT *la musique a des charmes* pour cette jeune fille qui s'est glissée derrière l'arbre à l'abri duquel un jeune homme s'est réfugié

pour pratiquer, loin des oreilles indiscrètes, la romance qu'il se propose, sans doute, de lui chan-

ter plus tard. On voit, au geste de sa main, qu'il cherche à rendre toute l'expression de la musique. Ce tableau est de George A. Storey, peintre anglais, élève de Leigh et membre de l'Académie royale. Ses principaux tableaux sont : *le Duo*,—*Vieux soldat* ; tous sont dans le même genre et représentent des scènes toujours intéressantes mais peu chargées de personnages.

Alphonse Leclaire.

LETTRES DE VOYAGE

PAR

J.-PHILIPPE GARNEAU.

Les quelques lettres qui vont suivre ont été écrites par un mien frère il y a quelques années, alors que, fuyant les rigueurs de notre climat, il voyageait sous un ciel plus clément à la recherche d'une température qui pût refaire une santé prématurément compromise par des études trop assidues.

Le ton de ces lettres laissera voir au lecteur qu'elles ne furent pas écrites pour la publicité. Abandonnant souvent son esprit et son cœur à l'amour des siens qui le poursuivait sans relâche, ce frère semble, dans sa correspondance, devenir plus affectueux à mesure qu'il approche du terme de sa vie. De lui je serais tenté de dire ce que disait Veillot du soldat " qui se distrait de son œuvre" :....." Il pense à sa patrie, et plus il en est loin plus il y pense ; il ne demande à tout ce qu'il contemple qu'une ressemblance qui donne un corps à son souvenir ; puis, dans la grande patrie que lui rend ce cher mirage, il cherche le coin de terre où il est né, le toit où il a vécu, la famille que ce toit habite. Il revoit le foyer où l'on parle de lui, où peut-être il ne reviendra pas ; il resserre tous les liens qu'a formés son cœur comme pour défier la mort de pouvoir les rompre". (1)

Est-ce à cause de ce caractère d'intimité qui prédomine dans ces lettres que vous les rendez publiques ? pourra-t-on me demander. J'aurais à peine besoin de répondre que non. Cependant, je ne puis cacher que les sentiments de filiale affection que je retrouve dans presque toute cette correspondance n'auraient pas été de nature à me les faire tenir en tiroir indéfiniment.

Si je ne m'abuse, il n'est pas désagréable au lecteur, qui, une fois au moins dans sa vie, s'est éloigné du foyer paternel, d'entendre comme un écho, quelque faible qu'il soit, de ces battements du cœur que lui-même a ressentis et qui lui ont fait répéter à ceux dont un jour il s'éloigna, peut-être l'âme navrée, bien des paroles d'affectueuse tendresse.

Cette famille, dont le souvenir le hantait si continuellement, ce pauvre frère ne put la revoir. Saisi par une maladie terrible, à la suite de l'ascension à pied, à travers la neige, d'une des nombreuses montagnes qui avoisinent Denver, capitale du Colorado, il n'eut que le temps de se préparer à faire cet autre grand voyage sur le retour duquel nulle illusion ne peut venir bercer ni le cœur ni l'esprit. Le 22 février 1889, après avoir reçu les sacrements de l'Église, il s'éteignait loin de son père et de sa mère, loin de ses sœurs et de son frère.

(1) Historiettes et Fantaisies.

Poussé par le désir de continuer ses études théologiques, il était parti du Cap-Santé, son village natal, le 7 septembre 1885, rempli de courage, malgré sa bien grande faiblesse et en dépit des larmes et des tristes appréhensions de ceux qu'il laissait au foyer; s'éloignant à petites journées du pays, il s'était rendu jusqu'à Santa Barbara, ville dont le climat est réputé le plus beau de la Californie, afin de reprendre là ses études si péniblement interrompues. Mais, trahi de nouveau par ses forces mal refaites, il dut abandonner, sur le conseil d'un médecin et de l'Ordinaire du diocèse de Los Angeles, un travail que sa constitution trop affaiblie ne lui permettait plus. Dès lors, quittant le vieux monastère franciscain, il se remit en route vers son pays, non cependant sans faire quelques étapes, à Los Angeles d'abord, puis à San Francisco, à Salt Lake City, à Salida, enfin à Denver, où il devait mourir.

Dans une de ses dernières lettres à mon adresse, après avoir rappelé combien, chaque été, depuis qu'il était parti, ses espérances de retour avaient été déçues, il se laissait aller de nouveau à ces mêmes espérances; et cette fois il y mettait une si grande certitude que, tous, nous nous primes à croire que dans quelques mois il serait au milieu de nous. Vain espoir, quelques semaines plus tard, en face de l'éternité, l'absent, dont nous préparions déjà l'arrivée, voyait pour une dernière fois ses rêves anéantis. Quittant les rivages de cette terre où tous nous sommes voyageurs, il allait attérir sur les bords d'une patrie dont la première n'est que la lointaine image.

J.-ELZÉBERT GARNEAU.

Québec, juin 1898.

DENVER, Colorado, 18 septembre 1885.

Quelle température ! quel climat ! Nous sommes en septembre, au 18, et le ciel est toujours pur, et il peut en être ainsi jusqu'à Noël. L'on a eu ici, paraît-il, une année, jusqu'à trois cents jours de soleil, pas de pluie pendant ce temps. Les jours sont très chauds et les nuits sont fraîches; de sorte que je jouis toute la journée et dors la nuit entière. L'air est extrêmement léger. Chose digne de remarque, c'est que tout le monde est plus ou moins rubicond : on ne voit pas ici de *faces pâles* ; moi-même, vingt-quatre heures après mon arrivée, la figure m'avait déjà quelque peu changé de couleur.

J'ai visité hier le palais de justice ; il faut voir la grandeur et la richesse de cet édifice ! On n'a rien d'analogue ni à Québec ni à Montréal.....

Quand on a vu Denver on a vu, l'on peut dire, tout le Colorado, sa richesse et ses beautés.

Tous les jours, je vais à la campagne. Ce matin, je suis allé chez les Sœurs de la Charité, à trois milles en dehors des limites de la ville. Hier, j'ai visité l'hôpital Union Pacific, tenu par des Capucines; cet hôpital est établi à environ deux milles et demi de la ville.

Charmants sont ces alentours de Denver. D'un côté vous voyez des plaines à perte de vue, de l'autre, des montagnes dont les cimes, couvertes de neige, se perdent dans les nues, puis des montagnes et encore des montagnes, des vallées, puis encore des vallées; puis toute cette grandiose nature teinte des couleurs les plus riches et les plus variées. La verdure, ici, contrairement à celle du Canada, est d'un vert tendre qui produit un effet admirable, surtout au lever et au coucher du soleil, alors que le ciel est tout en feu. La première fois que je me suis trouvé en face de cette richesse de panorama, je me suis senti comme anéanti: je n'avais jamais encore aussi bien compris l'influence que peut avoir la nature sur l'esprit de l'homme.

.....

PHILIPPE.

LOS ANGELES, Californie, 4 février 1886.

J'ai quitté Denver (Colorado) le 27 janvier, mercredi, à 8.20 hrs du soir. Je suis arrivé ici le 31, dimanche, vers 5 hrs. Un court récit de ce voyage et quelques incidents survenus pendant le trajet vous intéresseront, j'en suis sûr.

D'abord, en quittant Denver, un jeune homme m'est venu trouver et m'a demandé, en français, où j'allais, me disant que si j'allais loin, nous pourrions faire route ensemble, vu que lui-même se rendait dans l'Arizona. Sur la réponse froide que je lui fis (je craignais qu'il ne fût

quelqu'un de ces adroits filous qui savent si bien exploiter l'inexpérience des voyageurs encore novices), il tourna les talons et alla s'asseoir, non loin de moi, pensif et un peu triste. Alors, moi de l'observer dans toutes ses démarches jusqu'à La Junta. Enfin, je crus m'apercevoir qu'après tout il me valait, et je lui demandai de quelle nationalité il était. Il me dit qu'il était Canadien-Français, de Montréal, et que son nom était P... J'eus bientôt gagné sa confiance; il fut mon meilleur compagnon de voyage. Il avait déjà demeuré neuf ans aux États-Unis. Il arrivait en ce moment du Canada, où il avait passé trois mois, apportant \$300 à son vieux père, et cédant, avant son départ pour l'Arizona, un modeste héritage à son jeune frère.

Religieux et rempli de courage, ce jeune homme avait souffert, tout en restant bon fils et bon chrétien. C'était assez de titres à mon affection. Ses paroles m'ont fait du bien; les miennes ont paru le consoler et l'encourager. Sa mère est morte il y a quelques mois. A Clifton (Arizona), où il est employé comme mécanicien, il gagne d'assez bons gages. J'ai dû lui promettre de lui écrire.

.....

J'allais lisant *la Vie n'est pas la vie*; arrivé à ces lignes (20e lettre): "La vapeur lui prête (à l'homme) sa force incalculable, l'électricité sa rapidité merveilleuse; les montagnes s'abaissent devant lui ou bien lui ouvrent leurs flancs pour lui donner passage," soudain, nous voilà plongés dans l'obscurité, un résonnement sourd, étouffé, se fait entendre: nous sommes dans un tunnel, pratiqué à travers une montagne de plusieurs centaines de pieds d'épaisseur au-dessus de nos têtes. C'était le premier tunnel que je traversais; nous en avons traversé quelques autres ensuite, dont le plus long est celui qui se trouve entre New-Hall et Los Angeles, sur le parcours de la voie par laquelle je suis venu.

Nous gravissons les montagnes Sierra-Nevada avec deux grosses et puissantes locomotives ; arrivés presque au sommet, nous avons à passer un tunnel, qui a un mille et un quart de longueur, à travers une montagne dont le sommet se trouve à peu près à 7000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Un malaise indéfinissable s'empare de nous pendant que nous fuyons sous ce ténébreux passage ; personne n'est fâché d'en sortir.

Près de Lancaster (près Mohave), un petit accident est survenu : nous avons, attachés à l'arrière de notre train, deux chars à immigrants chargés de nègres et de négresses ; les pluies abondantes des dernières semaines avaient causé des dégâts très considérables au pied des montagnes où nous avons passé : rails, terrassements, ponts de bois et ponts de fer, sur un parcours de plusieurs lieues, avaient été emportés par les eaux. Nous étions, je crois, sur une voie tout à fait neuve, remplaçant celle que le torrent avait ravagée ; à un moment donné, pendant que nous étions à gravir les Sierra-Madre, une défectuosité du chemin fit qu'une des roues du premier des deux chars d'immigrés accrocha une pièce de bois, que l'essieu sortit de sa ferrure et tomba sur les rails. Le convoi fut arrêté à temps : personne, heureusement, ne fut blessé. Le char, très penché, resta sur la voie. Un petit nègre, au premier signe du danger, sauta, sans se faire la moindre égratignure, à vingt pieds du wagon où il se trouvait dans le moment. Moi, pendant qu'on dégageait le train, je pris mon panier et m'en allai *faire pique-nique* sur l'herbe, dans la montagne, au milieu des fleurs sauvages et des genévriers. Quand j'eus pris mon lunch, un vieux savant espagnol est venu me trouver et nous avons collectionné tout un *musée* d'échantillons de débris volcaniques. Deux heures après l'accident, nous nous remettions en route ; il était 2 heures de l'après-midi, 31 janvier. Les nègres, que, dans les circonstances, nous trouvions d'excellents chanteurs, nous donnaient un concert à chaque station.

Après avoir quitté Albuquerque, nous nous perdons souvent dans d'immenses déserts : déserts du Nouveau-Mexique, déserts de l'Arizona et déserts de la Californie (Mohave).

C'est dans le désert que la nature revêt ce qu'elle a de moins riche et de plus désolant. Dans ces plaines arides où le voyageur ne rencontre que quelque touffes de cèdre rabougri, de cacti inhospitaliers, que quelques brins d'herbe brûlés par le soleil avant d'avoir atteint toute leur croissance ; dans ces plaines arides, il y a pour le cœur un vide qu'on ne saurait définir. C'est alors que ce pauvre cœur comprend qu'il est fait pour aimer, qu'aimer est sa vie, et que là où il n'y a rien à aimer il languit et se consume. Alors il ressent le besoin de se tourner vers Dieu qui se trouve partout, au milieu du plus triste, du plus inculte désert comme au milieu de la nature la plus riche, la plus féconde ; car Dieu contient tout, il contient son œuvre, son œuvre le contient, et il n'est pas contenu par son œuvre.....
Il faut avoir traversé un désert pour comprendre les sensations qu'on y éprouve.

.....
A Williams, les Indiens Yuma nous ont fait le plaisir d'un tir à l'arc sur une pièce de 25 centins....que leurs flèches n'ont pu toucher. Les huttes de ces Indiens sont construites en terre séchée au soleil. Ce sont des habitations en forme de caisses de 7 ou 8 pieds de hauteur, carrées et percées de rares ouvertures.

J'ai vu et je vois un si grand nombre de choses que l'on ne voit pas au Canada, que je ne sais pas laquelle vous raconter, de quelle vous parler, quelle vous intéresserait davantage.

.....
PHILIPPE.

LOS ANGELES, samedi, 6 février 1886.

.....
 Je partirai lundi ou mardi prochain, c'est-à-dire le 8 ou le 9 février pour Santa Barbara.....
 Le climat de Santa Barbara (sur le bord de la mer) est, paraît-il, le plus beau des Etats-Unis.....

Tu ne saurais te faire une idée du climat de la Californie du Sud à cette saison-ci de l'année qu'en te représentant les plus belles journées de juin en Canada.....

Les orangers sont chargés de fruit mûrs ; dans les jardins, nous voyons des lis, des roses et toutes sortes de fleurs ; dans les prés, l'herbe a déjà un demi-pied. Les arbres sont d'une beauté admirable ; ce sont les genres palmiers et cactus qui dominent.

J'ai passé l'après-midi à écrire au bord d'un petit lac. Le mirage des montagnes dans les eaux tranquilles, le coassement des grenouilles, le bourdonnement des insectes, le chant des oiseaux, le frétillement et les bonds des petits poissons happant les moucheron au passage...., tout cela me reportait aux beaux jours où j'étais au pays.

Ici on laboure, on sème et on récolte en février. L'arrosage des rues se fait comme en juillet.

Los Angeles est une vieille ville, mais une ville qui progresse, plutôt qui a progressé très lentement. Il n'y a d'édifices dignes de mention à peu près que la cathédrale, le bloc "Nadeau" (bâti par un Canadien et lui appartenant) et deux ou trois autres blocs. Mais, en revanche, les villas sont d'un goût recherché, quoique toutes à peu près de bois. Le clergé, espagnol pour la plus grande partie, me rappelle notre clergé canadien. Deux frères Beaudry sont, avec Nadeau, à peu près les plus riches de Los Angeles ; les *water-works* sont leur propriété. La population de Los Angeles n'est que de 45,000 habitants.

L'on parle ici l'espagnol, l'anglais, le français, l'italien, mais surtout l'anglais et l'espagnol. La ville est éclairée à la lumière électrique et pourvue de deux lignes de chars à câble (*cable-cars*).

Les Chinois nous "cassent les oreilles" du bruit des milliers de pétards qu'ils brûlent à l'occasion de leur *jour de l'an*. Cette pauvre nation chinoise, la première à connaître le secret de bien des choses que notre siècle croit avoir découvertes ou inventées, est en arrière et bien en arrière pour bien d'autres choses !

PHILIPPE.

FRANCISCAN COLLEGE, Santa Barbara, Californie, 15
février 1886.

Voici que j'ai traversé le continent américain ! C'est beaucoup, mais ce n'est pas grand'chose comparé au trajet fait par papa dans son voyage en Australie ! J'ai goûté un peu de la mer et je ne l'ai pas aimée ; je suis là-dessus du goût du juge Routhier : j'aime la mer quand je suis à terre.

Je suis venu en steamer de San Pedro (ou Wilmington) à Santa Barbara ; le trajet a duré de midi à dix heures du soir. J'ai été malade à peu près tout le temps que j'ai été sur le bateau ; je n'ai fait qu'un repas ce jour-là, — mardi dernier, — j'ai déjeuné avant de partir.

Je suis installé au collège franciscain.

Santa Barbara est une jolie petite ville, située dans un enfoncement, sur les bords du Pacifique ; elle renferme 7 églises, 1 collège, un certain nombre d'écoles publiques et plusieurs hôtels ; sa population est d'environ 30,000 habitants.

Le collège où je suis (édifice construit en adobe) domine la ville et donne vue sur la mer. La nature ici est superbe : partout des fleurs, de la verdure et beaucoup de fruits mûrs. En ce moment, en Californie, on fauche la luzerne tandis

qu'au Canada on taille la glace. Papa, qui a déjà passé la saison de l'hiver en Australie, peut vous en dire plus au sujet d'une zone tempérée comme est celle-ci que je ne puis vous en écrire. Il faut jouir de cette température pour la connaître. Ce cher père, que ne peut-il venir ici, au moins quelques jours, *porter le carnage* au milieu de ces innombrables oiseaux sauvages de toutes espèces dont les champs et les bords de la mer sont peuplés!...

Même jour.— Assis près de l'étang du collège, sous un *pepper tree* dont les branches, s'étendant au-dessus de ma tête, baignent leurs extrémités dans les eaux tranquilles, je suis entouré de toute la volatile de la basse-cour. Le couin-couin des canards, le roucoulement des pigeons, les mille cris et piaulements de cette gent affairée auxquels viennent s'ajouter le chant du chardonneret, du goglu, de l'oiseau moqueur, du rossignol et de cent autres oiseaux ; les touffes de lis, qui croissent au milieu de l'étang, les innombrables fleurs et plantes semées à profusion aux alentours, et d'où s'échappent des senteurs, des parfums les plus exquis ; tout cela, joint aux rayons du soleil qui me réchauffent si doucement, tout cela—ne me crois pas si tu veux—me reporte aux jours heureux de nos premiers parents, au Paradis Terrestre, où cette sœur du Bonheur qu'on appelle la Tristesse n'était pas encore née. Si l'Eden de la terre est à jamais fermé, *celui du ciel* est à jamais ouvert, et cette suave mélodie que je sens me chanter au cœur, de partout, me dit que je n'entends ici que l'écho bien affaibli d'un éternel concert qui s'exécute sur d'autres rives, rives caressées par une brise sans cesse soufflant d'un océan immense que les *marins* du ciel nomment Océan de l'Amour.....

La Providence, cher frère, comme elle sait adoucir les jours de l'exil !!!

PHILIPPE.

Collège Franciscain, Santa Barbara, Californie, 5 mars 1886.

Le collège et l'église de la vieille mission de Santa Barbara, dont je vous envoie aujourd'hui la photographie, sont une véritable *attraction* pour tous les touristes,—et ils sont nombreux,—qui visitent cette ville. Il y a ici constamment, pendant les beaux jours, quelque peintre ou quelque photographe occupé à prendre des *vues*. J'ai, l'autre jour, passé d'agréables instants en compagnie d'un artiste français, qui, installé dans notre jardin, peignait de cet endroit la mission. Ce peintre a fait son tableau, — de deux pieds carrés, — en huit jours et l'a vendu quatre vingts piastres.

Vous ne sauriez vous faire une idée du nombre de photographies semblables à celle que je vous envoie, qui se vend chaque jour. Aussi faut-il dire que l'église et le collège sont un monument relativement antique : car, cet édifice fut achevé le 4 septembre de l'an 1786 ; nous en fêterons cette année le centenaire.

Les Pères Franciscains portent ici les sandales du premier jour de janvier au dernier jour de décembre. Dans cette partie sud de la Californie, nous avons un été continuel ; il nous faut, pour ainsi dire, faire un effort de mémoire pour nous ressouvenir en quelle saison de l'année nous sommes. Vous seriez, n'est-ce pas, agréablement étonnés si vous voyiez en plein hiver les rosiers grimper jusque sur les toits des maisons et étaler à vos regards des milliers de roses aux couleurs les plus riches et les plus variées. C'est pourtant ici un spectacle quotidien. Ces jours derniers encore, je me promenais dans une des rues de Santa Barbara avec deux étudiants, et nous pouvions nous extasier en face d'une jolie maisonnette qu'on eût dit *abimée* par une avalanche de roses. Les jardins partout sont admirables.

PHILIPPE.

Los Angeles, Californie, 25 avril 1886.

.....

J'ai donc fait rencontre, vendredi, du Père O'N... avec qui je m'embarquais samedi matin pour Lincoln Park, distant de quatre milles de la ville. A Lincoln Park, nous prenions une voiture dans l'après-midi et nous visitions Pasadena, autre petit paradis, à huit milles de Los Angeles. C'est la ville des fleurs, des fruits et des arbres ; ses habitants sont de riches Américains du Maine et d'autres États de l'Est. J'ai vu là des plantations d'orangers comme je n'en avais jamais vu encore, ainsi que d'immenses vignobles. On est à y construire un hôtel qui coûtera, dit-on, \$600,000.00. Notre cicerone nous disait : "Moi-même, il y a cinq ans, je bâtissais une des premières maisons de la ville que vous voyez. Avec un peu d'eau, en trois ans, l'on fait ici une prairie d'un désert." Grâce à la douceur du climat, la végétation est toujours en activité.

Aujourd'hui, encore en compagnie du Père O'N..., je suis allé à Santa Monica, à 18 milles de Los Angeles. C'est la place d'eau de notre ville. Nous nous y rendons par voie ferrée dans l'espace d'une heure.

Pendant que nous étions là, à jouir du spectacle de la mer, quelques pêcheurs ont, d'un coup de seine, tiré sur le rivage un requin d'une douzaine de pieds de longueur ; outre cet énorme poisson, il y en avait d'autres dans le filet en assez grande quantité,—poissons de toutes formes et de toutes dimensions,—pour remplir six grands sacs.

.....

Il y a presque autant de différence, sous le rapport de la température, entre Los Angeles et Denver, qu'il y en a entre Denver et Québec. S'il y a sur la terre un vestige du paradis terrestre, on serait tenté de croire qu'il est dans la Californie du Sud. On jouit ici d'autant du

charme de la nature qu'il est possible d'en jouir. Nous oublions en quelque sorte, il est vrai, que nous avons tant de jouissances parce qu'elles sont continuelles ; mais l'étranger qui, pour la première fois, contemple tant de beautés, a peine à en croire ses yeux.

.....

Prions les uns pour les autres : " Prier ensemble, dans quelque langue et dans quelque rite que ce soit, c'est la plus touchante fraternité d'espérance et de sympathie que les hommes puissent contracter sur cette terre," disait madame de Staël dans un de ses bons moments.

PHILIPPE.

Los Angeles, Californie, mercredi, 28 juillet 1886.

J'arrive d'un pique-nique à Baldwin's Ranch. Nous sommes partis d'ici ce matin, à sept heures et demie. Nous nous sommes rendus d'abord à Pasadena en longeant les montagnes Sierra Madre, puis, de là, à la résidence de monsieur Baldwin, résidence dont vous pouvez voir la gravure sur une des pages du *Illustrated Herald* que je vous envoie.

Vous ne sauriez croire comme cette demeure princière est environnée de charmes ! la nature semble avoir donné la main à l'art pour en faire un séjour enchanteur.

Je me suis promené sur le lac que vous voyez en face de cette résidence et dans la chaloupe que vous voyez de même. Tantôt nous ramions doucement, tantôt nous nous laissons aller à la dérive, admirant les alentours, et permettant ainsi aux artistes de notre compagnie de peindre notre embarcation et ceux qu'elle contenait. Après avoir pris un bon lunch et avoir scruté tout ce qui pouvait nous intéresser, nous sommes partis, prenant une autre direction, un autre chemin que celui que nous avons suivi

pour aller. Sur tout le trajet, nous avions du pittoresque ; mais ce qui m'a le plus frappé, c'est la vieille mission franciscaine de San Gabriel que nous sommes entrés visiter.

Là, j'ai été témoin d'une scène qui m'a attendri et touché d'admiration et de compassion. Cette mission de San Gabriel a été abandonnée par les Pères franciscains, il y a quelques années, à cause du nombre trop restreint de fidèles et de la pauvreté de l'endroit. Aujourd'hui, il y avait dans l'église, au moment où nous la visitons, quelques femmes et quelques hommes qui chantaient (d'une manière bien singulière, en langue espagnole) près de la tombe d'un jeune enfant. Quatre cierges aux extrémités du cercueil, des hommes et des femmes en pleurs autour de cette tombe ; mais là, point de Père, point de prêtre pour prier pour l'enfant et bénir ses restes avant qu'ils gisent sous terre. C'était la première fois que je me trouvais en face d'un spectacle religieux aussi triste. J'oubliai là tous les plaisirs, et je pensai combien il devait être pénible pour la famille de cet enfant de s'en séparer ainsi, et à ce qu'est un ministre du Christ, ce qu'il peut apporter de consolations en de pareils moments.

Au Canada, l'on ne sait pas ce qu'est une église déserte, une église d'où le prêtre est parti à cause du manque de fidèles et de ressources. Que Dieu en soit loué !

.....

PHILIPPE.

Los Angeles, Californie, 21 août 1886.

Il fait très chaud ici en ce moment. Il en sera de même jusqu'à la fin de septembre ; mais nous n'avons pas de ces chaleurs qui accablent et étouffent. L'air ne se réchauffe pas, pour ainsi dire : il ne fait chaud qu'au soleil ; à

l'ombre, nous sommes toujours très confortablement ; toujours les nuits sont fraîches et nous endurons la couverture de laine. Voilà ce qui fait la beauté et la salubrité de notre climat.

C'est peut-être un peu à cause de ce beau climat, de cette nature si riche, de cette chaleur toujours à peu près la même, du peu de changement dans l'atmosphère que nos Mexicains savent si bien faire du farniente. Ce que nous appelons ici mexicain, est un mélange de sang espagnol et de sang indien. Le teint bronzé de ces métis trahit leur origine. Enclins à ne rien faire, ils sont, en général, malpropres, ils s'assieront par terre plutôt que sur une chaise ; c'est si bien le cas que dans les églises mexicaines, les sièges étaient chose inconnue encore jusqu'à ces dernières années. Les femmes vont à l'église sans autre coiffure qu'un châle noir sur la tête.

Les femmes sont très religieuses, les hommes sont indifférents et immoraux.

Ces Mexicains, il y a quelques années, formaient la plus grande partie de la population de notre ville. Ils étaient autrefois très riches, riches en propriétés foncières, mais du jour où les Américains de l'Est introduisirent ici leur luxe, c'en fut fait de leurs richesses. Voulant imiter les gens plus civilisés qu'eux, ils vendirent, plutôt sacrifièrent, leurs immeubles pour se parer, et les voilà presque tous réduits à la plus basse condition. L'Américain méprise, d'ordinaire, le Mexicain, à cause de son ignorance et de son esprit étroit.....

Nous mangeons du raisin de la récolte de cette année depuis une quinzaine de jours ; nous le payons $2\frac{1}{2}$ sous la livre, et quel beau raisin !

Pour \$250 à \$300 l'on achète à proximité de Los Angeles de magnifiques terrains plantés de vignes ou de figuiers, d'orangers ou de citronniers.

Il y a à l'évêché de notre ville un jeune prêtre

américain du Michigan qui était un de mes compagnons de classe au séminaire de M... Il est poitrinaire avancé ; mais comme c'est un Irlandais, le bon Dieu aura pitié de lui et le guérira. Puis, on ne meurt pas de consommation à Los Angeles (pourvu, toutefois, qu'on n'y vienne pas trop tard et qu'on n'exploite pas trop le climat.) Je vais voir ce prêtre de temps en temps, et nous passons ensemble de bien agréables quarts d'heure.

.....

Los Angeles est de plus en plus visité, apprécié et estimé. Il n'y a donc rien d'étonnant d'y voir un si grand nombre de magasins, résidences privées, etc., en construction.

On compte, paraît-il, dans la seule ville de Los Angeles 342 médecins—je tiens ce renseignement de la bouche d'un médecin même. La population n'est pourtant que de 45,000 âmes environ, comme j'ai déjà eu occasion de le dire.

J'ai vu dans un de nos jardins publics, ces jours derniers, la famille la plus curieuse que je n'eusse encore vue ; elle se compose d'un singe, d'un chat, d'un écureuil, de deux lapins, de trois petits cochons de Guinée et de trois pigeons, et tout cela dans une même cage sans division. Cette famille s'accorde à merveille, pas la moindre querelle : que des jeux, des bonds et des culbutes à vous faire pouffer de rire.

.....

Mais j'oublie qu'il s'en va onze heures, et que je vous ai déjà trop ennuyé. Mettons en panne, et faisons de beaux rêves en attendant une brise favorable qui nous poussera de nouveau vers la maison paternelle.

PHILIPPE.

(A suivre)

LE TYPHUS DE 1847

CHAPITRE PREMIER

LA FAMINE EN IRLANDE

LANNÉE 1847 fut une des plus sombres dans l'histoire de notre bonne ville de Montréal ; mais avant de faire le récit des lugubres scènes qui s'y déroulèrent, il convient de remonter à la source du mal.

L'épouvantable fléau qui s'était abattu sur la malheureuse Irlande depuis un grand nombre d'années, était rendu à son apogée. Les maisons étaient devenues désertes par la mort ou par l'horreur qui fait fuir. Les journaux du temps sont remplis de détails navrants sur ce qui se passe dans cette malheureuse contrée. M. Cummins, magistrat du comté de Cork, s'adressant au duc de Wellington, lui disait :

“ Ayant entendu parler de l'effroyable misère qui règne dans la paroisse de Miross, South Keen, je m'y suis transporté avec autant de pains que cinq hommes pouvaient en porter. En y arrivant, j'ai trouvé le village désert en apparence ; je suis entré dans quelques maisons ; dans la première, j'ai aperçu six fantômes ou squelettes étendus au fond d'une chambre, dans un coin obscur, sur de la paille et n'ayant pour toute couverture qu'une mauvaise couverture à chevaux : je m'approchai de ces malheureux et je vis qu'ils étaient dévorés par une fièvre brûlante, tous

les six, l'homme, la femme et les quatre enfants se serrant les uns contre les autres.

“ La nouvelle de mon arrivée s'étant répandue, je me vis bientôt entouré par deux cents fantômes dont plusieurs étaient délirants : j'entends encore leurs cris sauvages, je vois toujours leurs yeux hagards, leur physionomie sombre et farouche. Lorsque je voulus sortir, j'eus de la peine à me débarrasser des étreintes d'une femme qui avait au sein un enfant nouveau-né. La malheureuse et ses enfants étaient dans un état presque complet de nudité. La police a fait ouvrir une maison fermée depuis plusieurs jours ; on y a trouvé gisant à terre deux cadavres gelés, à demi dévorés par les rats ! Une mère en délire a voulu, par pudeur, ensevelir et cacher sous des pierres le cadavre entièrement nu de sa fille, âgée de douze ans. Le docteur du dispensaire a trouvé dans une maison sept personnes abritées sous la même couverture. Un des membres de ce groupe humain était mort depuis plusieurs heures. Les survivants n'avaient pas la force d'enlever le corps, ni de se mouvoir eux-mêmes.”

On lit encore dans un rapport des commissaires du Bureau de bienfaisance (*Poor law Union*) de Skibereen, comté de Cork, au ministre de l'intérieur, sir George Grey, que les habitants de cette malheureuse cité meurent comme des bestiaux empoisonnés. Une apathie effrayante, comme celle qui caractérise les gens frappés de la peste, engourdit cette population infortunée. La faim a détruit en elle tout germe de sympathie généreuse ; le désespoir l'a rendue insensible et l'a en quelque sorte pétrifiée. Elle attend son dernier moment d'un œil morne, avec indifférence et sans crainte. Il n'y a pas une malheureuse cabane où la mort ne soit déjà entrée.

Des familles entières, que dévore une fièvre ardente, sont étendues sur des restes de paille pourrie qui jonchent çà et là un sol humide, et personne n'est là pour humecter

leurs lèvres brûlantes ou soulever leurs pauvres têtes. Le mari meurt à côté de sa femme, sans qu'elle semble se douter qu'il est désormais affranchi des souffrances de cette terre.

C'est le même lambeau de toile qui recouvre les cadavres et les êtres vivants, et ceux-ci ne paraissent pas avoir le sentiment de cet horrible voisinage. Les rats viennent chercher leur proie au milieu de cet affreux pêle-mêle, et personne n'a assez d'énergie pour troubler leur festin.

Les pères enterrent leurs enfants dans quelques coins isolés, sans même pousser un soupir : pauvres tombes abandonnées sur lesquelles pas une mère, pas un ami ne viendra pleurer !...

En réponse à ce mémoire, sir George Grey fit adresser aux commissaires une lettre dans laquelle il avoue l'impuissance où se trouve le gouvernement anglais de faire face aux exigences de l'épouvantable crise qui sévit en Irlande.

Qu'as-tu fait, ô Albion !... Que dis-tu ?... Est-ce ainsi que tu vas indemniser la malheureuse Irlande des impôts, de l'esclavage que tu ne cesses de faire peser sur elle ! Ah ! c'est moins la famine qui va décimer sa population jadis si prospère, que les lois injustes et cruelles que tu imposes à la culture de son sol si fécond.

Néanmoins l'Europe entière s'émeut d'un spectacle si navrant. Le Souverain Pontife, père de l'Église universelle, est tout attendri de la détresse de l'Irlande, si fidèle à sa foi. Il envoie mille couronnes de son trésor et fait faire des collectes dans la ville éternelle. S'adressant ensuite aux évêques du monde entier, Pie IX leur dit :
" Nous recommandons fortement à votre charité d'exciter
" par vos exhortations le peuple confié à votre garde, à
" soulager par d'abondantes aumônes la nation irlandaise.
" Vous n'avez pas besoin qu'on vous prouve la vertu de

“ l’aumône, ni les beaux fruits qui en naissent pour
 “ obtenir la clémence du Dieu très saint et très grand.
 “ Dans les saints Pères de l’Église, et principalement dans
 “ un grand nombre de sermons de saint Léon le Grand,
 “ vous trouverez des louanges données aux aumônes faites
 “ avec discernement et sagesse. Vous avez lu l’admirable
 “ lettre du martyr saint Cyprien, évêque de Carthage,
 “ adressée aux évêques de Numidie. Cette lettre ren-
 “ ferme une très grande preuve du zèle particulier que
 “ montra le peuple confié à ses soins, pour venir en aide,
 “ par d’abondantes aumônes, aux chrétiens qui en avaient
 “ besoin. Par ces instructions et par d’autres encore, vous
 “ ferez en sorte que les pauvres d’Irlande soient large-
 “ ment secourus.”

Les évêques répondirent à l’appel du Pape ; de toutes
 les parties du monde, des aumônes abondantes furent
 envoyées aux véritables enfants de l’Église dans la verte
 Erin.

On a évalué à \$100,000 une collecte faite à New-York
 pour l’Irlande ; une dame anonyme a envoyé pour sa part
 \$1000 ; on a dit encore que New-York aurait contribué
 pour \$300,000, Philadelphie pour \$250,000, Washington
 pour \$500,000, Charleston pour \$100,000, la Nouvelle-
 Orléans pour \$250,000.

Une grande quantité de vêtements et beaucoup de
 provisions furent également mis en contribution.

Les évêques du Canada s’empressent à leur tour
 d’exciter leurs fidèles à une ardente charité envers
 l’Irlande. Mgr l’archevêque de Québec adresse une
 circulaire à tous les curés de son diocèse, datée du 12
 février 1847, et le 19 février, Mgr de Montréal s’adresse
 au clergé de son diocèse en ces termes :

“ L’état de famine où se trouvent plusieurs parties de
 “ l’Europe, et notamment l’Irlande, et l’Ecosse, excite
 “ en ce moment une inquiétude trop vive sur le

“ sort de tant de millions d’hommes, aujourd’hui en proie
“ aux horreurs de la faim et demain peut-être aux dévas-
“ tations de la peste, pour que nous demeurions insen-
“ sibles spectateurs de leurs souffrances et de leur mort :
“ c’est le cœur encore tout désolé à la lecture de tant
“ d’infortunes que je sollicite ardemment votre concours
“ et la coopération de tous les fidèles de ce diocèse, afin
“ de venir immédiatement en aide à ces frères malheureux
“ que la main du Seigneur a frappés et qui attendent de
“ nous une petite part au moins du pain qui doit les faire
“ revivre.

“ Quand même il n’y aurait pas ici le devoir de co-
“ sujets du même empire, et pour plusieurs les liens de
“ nationalité, il y aura toujours pour tous les droits et les
“ obligations de l’humanité. Mais il y a plus encore,
“ puisque la presque totalité de ces populations souffrantes
“ se compose de chrétiens catholiques dont la foi a souvent
“ édifié ce pays, et dont la générosité est connue de tout
“ le monde.

“ Il faut donc, Monsieur, que votre zèle seconde encore
“ dans nos campagnes ce que fait la charité au sein de nos
“ villes et de nos villages. De toute part on s’organise,
“ et l’on s’efforce de prouver par des dons généreux, mal-
“ gré la rigueur et la difficulté des temps, que ce n’est
“ point vainement que l’on réclame tous les droits, tous
“ les privilèges de sujets britanniques, puisque l’on en
“ acquitte les devoirs au moment du besoin, et que per-
“ sonne ne recule devant une détresse, à l’annonce d’une
“ calamité, à quelque distance qu’elle soit.

“ A cette fin, vous voudrez bien vous entendre avec les
“ personnes les plus charitables de votre paroisse, et après
“ avoir communiqué mes désirs à votre bon peuple et
“ avoir excité dans l’un de vos prônes leurs charitables
“ sympathies en faveur de frères qui meurent de faim,
“ avisez au moyen de réaliser tout de suite, en provisions

“ ou autrement, une souscription convenable à votre population pour la faire remettre à l'évêché ou au séminaire de Montréal, ou au comité de la ville chargé de cette œuvre ; ou du moins, entre les mains du vicaire général le plus voisin de votre localité, de manière que le montant puisse nous parvenir vers le milieu du mois prochain.”

“ Agréez, Monsieur, etc.,

† J.-C., Evêque de Martyropolis,

Administrateur.”

Si au Canada les collectes ne se montent pas à un chiffre aussi considérable que celles qu'on réalise aux Etats-Unis, elles sont néanmoins le fruit de beaucoup de sacrifices et de privations.

A Québec, les quêtes se montent à plus de \$3400. Les Canadiens du faubourg Saint-Roch, malgré leur pauvreté et leur affliction ont donné £480. Une pauvre femme qui n'avait que 10 chelins pour tout trésor, les offre avec empressement.

A Montréal, les souscriptions se montent à £2169.—Une quête dans la ville de Bytown produit £30. A Brockville, on collecte £144. Cobourg donne au-dessus de £300. Un prêtre de Bytown envoie pour sa part au comité de Montréal £63. Les paroisses de nos campagnes ne restent point en arrière, il arrive de temps en temps des sommes de £300 à £400. Combien d'autres offrandes encore..

La calamité de l'Irlande devient la calamité universelle. Tous les regards sont tournés vers cette île, nommée l'île des Saints, mais qu'on peut appeler également l'île des Martyrs.

Par un zèle bien louable, les cœurs généreux se dépouillent de tout en sa faveur. On calcule qu'un million de piastres, contributions de notre continent, fut confié au

vaisseau qui porta cet or de la charité sur les côtes de la verte Erin.

On écrit de Dublin le 6 mars, au *Morning Chronicle* : Les journaux de Province “ ne cessent de contenir les détails les plus affligeants sur la famine. On importe des aliments et le gouvernement et les particuliers font assaut de générosité ; mais comment secourir un peuple entier qui succombe à la faim ? Dans la ville de Derry-macash, comté d’Antrim, du 1er janvier au 20 février on a compté 400 décès. Le comté d’Armagh a beaucoup souffert ; dans la division occidentale de West Carberry, l’autorité locale a été obligée d’ordonner de nouvelles fosses, le terrain ne suffisant plus.

“ Dans la mission des pauvres de Kilkenny 520 fiévreux ont succombé. Ce qui rend la fièvre mortelle, c’est que le typhus vient fréquemment la compliquer.

“ Au témoignage de lord Landsdowne, ministre du commerce de ce temps, et grand propriétaire en Irlande, il serait mort depuis le commencement de la famine, de faim et de fièvre, un million d’hommes, de femmes ou d’enfants.

Malgré son affreuse détresse, l’Irlande ne cesse d’être fidèle à sa foi. En certains cantons, on se sert des aumônes pour faire du “ prosélytisme :” Un Rév. parson, de Ballinacill, oblige une pauvre femme qui se meurt avec son enfant, d’abjurer sa religion ; il la comble d’argent, de provisions, de vêtements, de souliers et même de joujoux pour son enfant. Cependant la pauvre femme retourne vers son curé, disant qu’elle n’a jamais changé de religion, et fait même baptiser son enfant, qui ne l’est pas encore.

“ A Kilmore, le même, sans doute, donne un billet à un pauvre individu pour recevoir des provisions ; ce billet contient des injures contre le prêtre catholique et affirme que le porteur renonce à sa religion.

“ Le pauvre homme faisant lire le billet, est fortement indigné et va aussitôt le porter à son curé, en lui

“ disant qu’il aime mieux mourir de faim que de changer de religion.

“ Dans un autre comté, d’après le règlement d’Exerter Hall-Charity le Rév. secrétaire du comité donne une pinte de maïs à ceux qui vont à l’église protestante et une autre pinte à chaque enfant qui va à l’école de la Bible (Bible School).

Ces Charity Hall, ajoute le journal les *Mélanges religieux*, 30 avril 1847,” qui nous fait part de ces faits, sont pires que les marchés de nègres, puisque dans ceux-ci on ne vend que les corps, mais dans ceux-là, on vend les âmes elles-mêmes.

“ Les catholiques de tous les pays du monde ont généreusement collecté des sommes immenses pour le soulagement des pauvres irlandais, sans distinction de religion ; et maintenant, on se sert de ces secours pour faire du prosélytisme.”

Supposons même qu’on n’emploie pour cela que les dons des protestants, ce serait encore une chose détestable de se servir de ces argents pour corrompre la conscience des fidèles; ce ne serait plus une aumône, mais un abominable trafic.

Tandis qu’on s’arrête tout ému d’indignation devant ces faits de mesquine propagande, le fléau marche à pas de géant et dévaste à droite et à gauche ce que son ombre n’a pas encore atteint.

Ceux qui ont pu survivre ont déjà fui vers d’autres lieux. Cette émigration va se continuer dans des proportions telles qu’elle ne s’est jamais vue.

Au mois d’avril, arrivent d’Irlande à Boston 1268 émigrants; 78 sont morts durant la traversée. Presque en même temps, 2152 débarquent à New-York.

Nos paisibles rivages ne tarderont point d’être foulés par un nombre non moins considérable d’émigrés.

(A suivre)

NAPLES, POMPEI ET LE VESUVE

UNE VISITE A VOL D'OISEAU

AU fond d'une baie et adossée à de gracieuses collines, s'élève en pente douce une ville qui a dû maintes fois bercer les rêves de nos jeunes années et dont le poète a dit : *Veder Napoli e poi mori*. Malgré son' exagération toute napolitaine, ce dicton rend bien l'enthousiasme du voyageur qui, du haut de la forteresse *San Elmo*, laisse tomber les yeux sur le grandiose paysage de Naples.

En face, c'est la Méditerranée aux eaux bleues, sillonnées de voiles blanches ; ce sont les îles verdoyantes de *Procida*, d'*Ischia*, de *Capri*. A droite, le cap Misène s'avance dans la mer et le promontoire de *Sorrento* ferme l'horizon à gauche. A l'arrière-plan, le voyageur distingue encore les dernières ondulations des Apennins ; mais ce qui attire surtout son regard comme un aimant, c'est une masse noirâtre, isolée de toutes parts et s'élevant un peu à l'est de Naples. Sa cime laisse échapper une fumée et parfois une traînée de feu qui éclaire la nuit d'une lueur sinistre : vous avez reconnu le Vésuve. Avant de faire plus ample connaissance avec ce vieux fumeur entêté, un mot sur Naples et ses habitants.

Ne vous attendez point à trouver dans Naples des rues géométriques. A celui qui l'examine des hauteurs environnantes, cette ville n'offre qu'une agglomération confuse de maisons, d'églises et de palais, d'où émergent çà et là quelques campaniles.

Mais cette confusion même n'est pas sans charme pour le touriste fatigué de la monotonie de nos rues modernes. Elles sont régulières comme un damier, ces rues modernes, et trop souvent, hélas ! elles en ont aussi la prosaïque monotonie.

Naples, la première ville d'Italie par sa population, est la plus pauvre en architecture ; point de monument marqué au coin du génie, point de ces flèches aux lignes hardies qui portent vers le Très Haut la prière et les aspirations du chrétien. Loin de là, au cours de ses explorations à travers Naples, il arrivera souvent à l'étranger de frôler quelque riche basilique sans discerner sa façade sombre parmi les édifices environnants.

Que cet étranger s'avise maintenant d'écartier le grand rideau de cuir poli qui masque l'entrée des églises d'Italie... Quel contraste ! Tout est sacrifié à l'intérieur. Or et statues, marbre et colonnes y sont prodigués avec une largesse qui en dit long sur la générosité du Napolitain. Les murs disparaissent sous les mosaïques et la voûte sous les fresques.

Pour saisir sur le vif le caractère napolitain, suivons ces touristes qui filent vers Naples à toute vapeur par un beau soir de septembre. C'est un groupe de Canadiens avec lesquels j'avais l'honneur de voyager.

Le train s'arrête à la gare centrale, la portière s'ouvre, les passagers s'apprêtent à descendre. Soudain il s'élève un tel concert de clameurs et de hurlements que nous nous croyons victimes d'une collision pour le moins. Ce sont tout simplement les faquini ou porteurs qui tombent sur nous pour nous offrir leurs services. Et il ne s'agit pas de faire la sourde oreille : ces grands diables à mine patibulaire, criant de toute leur force, agitant fiévreusement leurs bras, vous livrent un assaut à outrance. Leurs doigts crochus saisissent votre sacoche, votre parapluie, votre paletot, pour un peu ils vous escamoteraient vous-

même. Aussi faut-il se démener comme un possédé pour échapper à cette bande d'obséqueux qui s'attachent à vos flancs et à votre bourse jusqu'à ce que vous leur ayez fermé au nez la porte de l'hôtel.

C'est Naples historique qui possède nos sympathies, aussi nous ne faisons que glisser à travers les quartiers nouveaux qui avec leurs tramways, leur lumière électrique et leurs grands magasins, singent plus ou moins les autres centres européens. Nous voilà bientôt au milieu de ces vicoletti ou ruelles étroites, où la vie napolitaine s'étale non pas au grand jour, mais sur des pavés boueux. L'air y est empesté, une odeur fétide vous prend à la gorge et vous poursuit partout. Le soleil est à peu près banni de ces rues où l'on peut parfois toucher les maisons de part et d'autre en étendant la main.

Quel brouhaha ! quelle agitation parmi cette population sale et en haillons qui vit, mange et se lave en pleine rue. L'on crie, l'on s'interpelle à tue-tête. Le sans-gêne napolitain est proverbial. Vous le devinez dans ces yeux noirs et mutins qui vous guignent d'un air narquois. Ils n'ont pas froid aux yeux ces marmots qui se promènent crânement en habits primitifs, ni ces mendiants qui vous dévisagent effrontément en criant : *Un soldo, un soldo, una mancia*. Un sou, un pour manger. Oui, en Italie il faut donner non pas tant un pourboire qu'un pour manger, car l'estomac est la partie sensible du Napolitain. Il est si gourmand qu'il se servira des sensations du palais comme termes de comparaison. Ainsi une villa s'appellera non pas Bellevue ou Belvédère, mais... Blanc-Manger. Avec ce goût singulier, remarque un savant, il est difficile d'être bon paysagiste.

Pour en revenir à nos mendiants, qui sont légion à Naples, ils ont le flair merveilleux et sentent l'étranger à un kilomètre. Gare à lui s'il tombe entre leurs griffes. A un moment donné, ne voilà-t-il pas que nous sommes

cernés par une horde de ces drôles. Que faire ? la retraite est coupée, nous voilà au fond d'un cul-de-sac. L'un d'entre nous a l'esprit inventif, il jette un sou au loin dans la rue.

Toute la bande s'élançe à sa poursuite comme une *volée* de perdreaux et s'abat à l'endroit où il est tombé juste sous les pieds de deux énormes chevaux d'omnibus. Le conducteur jure comme un troupier et menace de la foudre, rien n'y fait : les marmots se roulent et se bousculent sous le sabot des chevaux jusqu'à ce que l'un d'eux ait empoché la pièce.

Le Napolitain, comme on ne tarde pas à s'en convaincre, n'a pas la calme dignité du Romain, qui, malgré tous ses malheurs, semble encore poser devant le monde. Le Napolitain, avec sa gaieté tapageuse et son humeur mobile et facilement inflammable, est un grand enfant. Aussi a-t-il passé par tous les régimes sans être fidèle à aucun. Il s'est couché Français pour se réveiller Espagnol. Il est prêt à égorger le lendemain ceux dont la veille encore il baisait servilement la main.

Une anecdote racontée par un Français fera toucher du doigt toute la vivacité napolitaine :

“ Voici sur la *Piazza del Castella* deux faquini qui se prennent de querelle ; ils parlent très haut, ils gesticulent, ils s'injurient, ils menacent, ils blasphèment, ils invoquent tous les saints du paradis et enfin Neptune et Bacchus ; il est probable que les couteaux vont jouer et terminer la dispute par le sang.

“ A Paris, une pareille scène serait bien vite le foyer d'un attroupement considérable et les sergents de ville ne manqueraient pas d'accourir pour mettre le holà ; à Naples, on n'y fait pas attention, tant c'est chose ordinaire. Je m'approche discrètement, en flânant, tremblant d'assister à une scène de sang et j'apprends avec stupeur, au milieu des imprécations les plus terribles, qu'il s'agissait

simplement de savoir si le mois avait commencé un mardi ou un mercredi !”

Mais je n'en finirais pas s'il me fallait détailler toutes les peccadilles de ces bons Napolitains, peccadilles amplement compensées d'ailleurs par de solides qualités, et surtout par une piété à l'épreuve de toutes les révolutions. Pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à entrer dans la cathédrale de Saint-Janvier, le jour de sa fête. Une foule innombrable se presse autour de la châsse du martyr pour assister à la liquéfaction de son sang. Ce miracle a lieu à l'instant où l'on place près du crâne les fioles qui contiennent le sang. Oh alors, quels transports d'allégresse s'emparent de ces bonnes figures de nobles et de lazaroni, de comtesses et de fruitières prosternées côte à côte ! C'est que saint-Janvier est leur saint à tous, et il l'a plus d'une fois montré dans les calamités publiques !

POMPÉI

Une voie carrossable part de Naples et suit les gracieux contours de la baie jusqu'à Pompéi. Nous la prenons de préférence au chemin de fer qui abrège le trajet, mais en diminue singulièrement la poésie. Et sans un brin de poésie, comment se figurer que Cicéron, porté sur un palanquin à dos d'esclaves, a suivi le même parcours que nous, il y a bientôt deux mille ans ?

Voyait-il aussi des gamins en guerre perpétuelle avec le savon, comme ceux qui courent après notre voiture pour nous tendre la main, ou admirait-il de longues filières de macaroni séchant à la porte des boutiques ?....

Une course d'une dizaine de milles nous amène devant la porte de Pompéi ; mais avant de la franchir, évoquons un moment le souvenir du passé.

Couché au pied du Vésuve, près des rives de la Méditerranée, Pompéi s'était livré sans crainte et sans retenue à ces plaisirs honteux qui avaient fait tomber le feu du ciel sur Sodome et Gomorrhe. Depuis des siècles, il avait vu sans émoi le volcan dessiner au nord son profil sombre. Tel un enfant qui prendrait ses ébats près d'un monstre endormi et reposerait la tête à côté de sa crinière ; mais le réveil du monstre fut terrible. Le 24 août de l'an de grâce 79, les habitants de Pompéi remplissaient les gradins de l'amphithéâtre, ils assistaient à un combat de gladiateurs, et suivaient avec un intérêt criminel les péripéties de ces luttes fratricides. Soudain la terre tremble, une explosion formidable se fait entendre ; tous les regards se tournent vers le Vésuve : de son sommet, naguère si paisible que Spartacus et son armée, marchant contre Rome, y avaient dressé leurs tentes, jaillit une immense gerbe de flammes qui s'élargit en panache et finit par rougir tout le firmament ; un torrent de boue noire roule le long des flancs du volcan, descend dans la plaine et s'avance vers la ville. En même temps, d'énormes blocs de pierre embrasée sont projetés jusqu'à dix mille pieds dans les airs, et viennent retomber avec fracas sur les vignes, sur les maisons et jusque dans l'amphithéâtre. Les spectateurs, un instant cloués sur place par l'effroi qui les pénètre, se sauvent par les *vomitorium* et en un clin d'œil le théâtre est désert. Les uns s'enfuient dans la direction de Naples, d'autres s'entassent dans des barques et poussent au large, quelques-uns, risquant leur vie plutôt que de dire adieu à leurs trésors, retournent à leurs maisons. Malheur à ceux-là ! Bientôt la lumière du soleil s'obscurcit, une pluie de cendre fine jaillit du cratère, retombe sur la ville et la couvre d'un linceul de poudre qui va sans cesse en s'épaississant. On en a jusqu'aux chevilles, bientôt jusqu'aux genoux. Ceux qui s'étaient réfugiés dans leurs demeures en ferment

soigneusement toutes les issues ; peine inutile : la cendre s'insinue à travers les fentes, s'amoncele dans les chambres, et ne tarde pas à étouffer les infortunés qui cherchent vainement à se protéger en se couvrant la tête d'oreillers.

La plus illustre victime de cette catastrophe fut le naturaliste Pline l'Ancien. De Misène, où il commandait la flotte romaine, il aperçut les flammes que vomissait le Vésuve, et voulant examiner de près un phénomène si insolite, il fait avancer sa galère jusque dans le voisinage du volcan. Alors, malgré les supplications de Pline le Jeune, son neveu, il aborde, il descend, et au moment où tout le monde fuit, lui se promène tranquillement parmi la foule affolée et les toits croulants. De temps à autre, il s'arrête pour dicter ses impressions à son secrétaire. On le conjure de ne pas risquer davantage ses jours, il reste sourd aux prières, et pour montrer son calme, se fait servir un repas copieux à la lueur blafarde du volcan. Bientôt survient une nouvelle pluie de cendre, on entraîne l'audacieux vers le rivage, on lui couvre la tête d'oreillers. Il est trop tard : au moment où il va poser le pied dans la barque, il tombe asphyxié.

Après cette journée néfaste qui engloutit Pompéi et Herculaneum, quelques-uns des habitants voulurent retrouver leurs trésors. Ils se mirent donc à déblayer les ruines, mais dès que la pique remuait les cendres et autres matières volcaniques que l'irruption avait accumulées sur les maisons, il s'en dégagait des émanations sulfureuses, et les ouvriers, à demi suffoqués, étaient contraints d'interrompre leur travail d'excavation. Prenant ce phénomène pour une manifestation de la colère des dieux, les Pompéiens abandonnèrent pour toujours leur malheureuse cité.

Chose étrange ! la Méditerranée elle-même, comme si elle eût craint de souiller ses eaux au contact de cette

ville impure, s'est retirée vers le sud, laissant la plage à nu. D'autres irruptions du Vésuve vinrent encore épaissir le linceul de cendre et de lave qui ensevelissait Pompéi et Herculaneum, et à leur place on ne vit bientôt plus qu'une immense plaine, où l'herbe se mit à pousser, de même qu'on ne voit plus qu'une mer d'eau salée à la place de Sodome et de Gomorrhe.

La Belle au bois dormant se réveilla, paraît-il, après un sommeil de cent ans; mais les villes de la Campanie prolongèrent le leur jusqu'en 1748.

Cette année-là, un ouvrier qui creusait une fosse dans les environs du Vésuve, frappa de sa pioche un objet dur : il le déterra et reconnut une statue de bronze. Le roi Charles III, averti de cette découverte, fit poursuivre les fouilles. On découvrit le théâtre, l'amphithéâtre, et peu à peu une partie de la ville de Pompéi, ensevelie depuis 17 siècles, reparut à la lumière.

C'est dans l'état où l'ont mis les derniers déblaiements que nous allons visiter ce "revenant". Nous en franchissons la muraille par la porte de l'ouest. Une salle basse s'allonge à droite. C'est le musée de Pompéi, où l'on nous introduit. Une rangée de tréteaux chargés d'objets étranges captive aussitôt notre attention. On dirait une collection de statues de grandeur naturelle. Ces trois figures-ci, dit le guide en montrant les tréteaux, sont des cadavres de Pompéiens pétrifiés. Vous les voyez dans la posture même où la mort les a surpris : leurs traits tout bouleversés, leurs mains crispées et leurs membres tordus, semblent respirer encore l'horreur d'une effroyable agonie. Le premier cadavre est un Romain que vous reconnaissez à son large front et à son nez aquilin, le deuxième une matrone et le troisième une jeune fille à la taille délicate ; elle s'était jetée la face

contre terre, probablement pour échapper aux effluves mortelles qui l'étouffaient.

Un procédé habile a permis de reconstituer les derniers instants d'un grand nombre des victimes de la catastrophe. Fiorelli, le savant directeur des fouilles, remarqua que les cendres durcies conservent l'empreinte des objets qui y ont été enfouis. Il fit donc couler du plâtre dans les crevasses qui contenaient des squelettes et en retira des moulures qui sont les fac-simile exacts de cadavres depuis longtemps décomposés, mais dont la cendre avait pris la forme en se figeant. C'est ainsi qu'après un laps de 18 siècles vous pouvez lire sur leurs traits défigurés l'âge et les tortures de ces malheureux.

Les divers objets étalés dans le musée font revivre le passé et une promenade d'une demi-heure vous y ouvre l'horizon sur les mœurs des anciens. Ici, des fèves, du blé, des gâteaux et autres aliments parfaitement reconnaissables. Là, des pendants d'oreilles, des bracelets, des peignes et mille autres bijoux d'une ciselure exquise, prouvent qu'en fait d'élégance les dames pompéiennes eussent pu donner des points aux Parisiennes les plus fin-de-siècle. Puis une variété interminable de casseroles, de moules à pâtisseries, de vases et d'amphores nous obligent à déclarer les Pompéiens nos maîtres dans l'art de bien boire et de bien manger.

Le croirait-on ? on a relevé durant les fouilles un fourneau aussi perfectionné et dans le même genre que celui qui obtint le prix à l'exposition universelle de Paris en 1878. Allez maintenant demander des brevets d'invention pour trouver qu'un inventeur pompéien tient votre secret... depuis dix-huit cents ans. Quelle leçon pour les malins qui décernent au 19^e siècle le monopole des découvertes ! Certes c'est en parcourant ces vestiges d'un âge qui n'est plus, que le touriste saisit toute la por-

tée du vieux proverbe de Salomon, *nil novi sub sole*, rien de nouveau sous le soleil.

A la sortie du musée, l'on s'engage à travers des petites rues longues et étroites, bordées de maisons basses qui se serrent les unes contre les autres ; elles sont toutes en pierre grisâtre, et le temps qui ravage tout dans sa folle course, semble les avoir oubliées. On les croirait de construction assez récente, n'étaient leurs toits défoncés et leurs portes disparues. Les barres de fer protègent encore les meurtrières, les balcons font saillie au-dessus de la tête des passants et les anneaux scellés dans le mur attendent qu'un centurion vienne y attacher son cheval.

Le seuil des portes laisse deviner la marque d'un long usage et au milieu de la voie pavée en carreaux de lave, on distingue encore nettement les ornières creusées jadis par les chariots. Je m'approche d'une borne-fontaine et j'y perçois la trace d'une profonde usure là où la main se posait naguère pour puiser de l'eau.

Au bout de quelques minutes d'une marche silencieuse on a perdu de vue le présent et l'on ne serait qu'à moitié surpris de voir apparaître à l'angle de la rue, un grand Romain drapé dans sa toge et suivi de ses clients, ou bien un légionnaire portant casque et bouclier.

Encore quelques pas et la voie s'élargit : c'est le forum.

Vaste quadrangle parsemé de tronçons de colonnes et entouré de ruines plus ou moins célèbres : tel était le foyer de la vie civile et politique des anciens. C'est là en effet que les candidats vêtus d'une tunique blanche (*candida*), venaient briguer les diverses charges de l'empire, c'est là que les hérauts venaient proclamer les édits d'Auguste et de Néron, et à toute heure du jour vous eussiez vu la foule des oisifs s'y promener par groupes de deux ou trois et s'enquérir des nouvelles.

Le forum est flanqué au nord par la basilique, qui n'était pas du tout une basilique au sens chrétien du mot, mais

simplement une construction longue et élevée, consacrée aux besoins de la vie civile et remplaçant à la fois nos banques, nos hôtels de ville et nos palais de justice.

Une double rangée de colonnes en partageait l'intérieur en trois nefs, et à l'une des extrémités s'élevait la tribune où plaidaient les avocats. Cette forme se prêtait admirablement aux cérémonies du culte chrétien ; on l'adopta donc de préférence aux temples païens, trop petits pour admettre le flot toujours grossissant des nouveaux adorateurs.

A tous les coins du forum surgissent des temples et encore des temples, Jupiter, Mars, Vénus, Neptune, Hercule, chaque divinité possédait son sanctuaire. Est-ce que ces gens-là ne pouvaient vivre ensemble ou nourrissaient-ils par hasard ce vilain défaut qui s'appelle la jalousie ? Toujours est-il que vous ne pouvez faire un pas à travers Pompéi, sans vous casser le nez contre un de ces édifices à colonnes, qui, grands ou petits, ronds ou carrés, ont tous un air de famille. A la fin, vous vous demandez abasourdi si le nombre des dieux ne dépassait pas celui des fidèles.

“ A un jet de pierre du forum civil se trouve le forum triangulaire, jadis l'emplacement du marché. Tout à l'entour s'ouvraient les stalles des vendeurs. Des troupes d'esclaves vêtus de blanc y venaient de grand matin acheter pour leurs maîtres des provisions qu'ils plaçaient dans des paniers portés sur la tête.

“ Mais ces pauvres diables ont une longue journée devant eux, aussi, au risque d'être roués de coups, ils entrent chez l'aubergiste Modestus pour huiler les ressorts. Modestus est un fin matoï qui connaît son monde : il a pris soin de faire peindre comme enseigne un Mercure avec une bourse à la main. Cette image disait que l'aubergiste ne versait pas des libations pour les beaux yeux de ses clients. “ C'était, en d'autres termes, la

fameuse légende qu'on rencontre encore dans certains cabarets de France : Crédit est mort, les mauvais payeurs l'ont tué.

“ Voyez la force de l'habitude ! La nuit même où le Vésuve déversait sur Pompéi la fatale pluie de cendres, des buveurs s'attablaient crânement pour trinquer. A l'entrée du cabaret de Modestus, on a relevé les squelettes de quatre “ habitués ” qui n'avaient pas eu le courage de laisser les bouteilles à demi-vides. Sur une table gisaient encore des verres, des flacons et des taches d'une certaine liqueur.

“ C'est aussi dans les environs du forum que plusieurs vieux magisters, esclaves pour la plupart, faisaient école. L'un d'eux, paraît-il, était complètement brouillé avec les règles de la grammaire, car il écrit sans sourciller : *Valentius cum discentes suos*, alors qu'un enfant de septième saurait mettre : *cum discentibus suis*. Cicéron n'a pas dû lui livrer un brevet de capacité ! Singulier moyen que prenait un autre magister pour allécher les élèves ; il s'était fait peindre un fouet à la main, flagellant rudement un enfant nu que tenaient deux de ses camarades. Par le temps qui court, il m'est avis qu'une pareille enseigne n'aurait obtenu pour résultat que des bancs vides !

“ Chemin faisant, nous remarquons par-ci par-là des murs blancs. Leur nom bien connu n'éveille nullement dans notre esprit l'idée d'un mur blanchi à la chaux. On les appelait, d'après leur couleur, des albums. Les albums, c'est comme qui dirait les journaux de l'époque. Là s'étaient les annonces les plus bizarres. Marcus y vante le cru de son vin. Julius célèbre en termes épiques la richesse de ses bijoux. Bref, un industriel moderne ne saurait mieux emboucher la trompette à la quatrième page de sa gazette-réclame.

“ Y avait-il une élection, aussitôt les affiches électorales

de pleuvoir sur les albums. En voici une : Je vous prie de nommer duumvir de la république Holconius Priscus, c'est un jeune homme plein d'habileté.

À côté de cette annonce, un gamin a tracé une caricature de Felicianus avec un nez long comme un obélisque : c'est peut-être le concurrent de Holconius.

Plus loin, les jeunes galants de *Nola* souhaitent mille prospérités aux jeunes filles de *Stabia* :

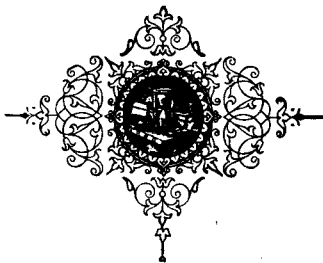
Nolani feliciter Stabianas puellas ! !

“ Ailleurs, un mauvais plaisant annonce que sous le consulat de *Plautius* et de *Lucius Nunnius*, il lui est né... un ânon... Certes, ajoute malicieusement un voyageur, voilà une magistrature illustrée par un grand événement.

“ Une inscription, déchiffrée par un antiquaire, permet de conclure à l'existence des chrétiens à Pompéi. La voici : *Audi Christianos, salvos olores*, écoute les chrétiens, ces cygnes courageux. Il semble qu'on fasse allusion aux sublimes cantiques entonnés par les martyrs avant de marcher au supplice, et qu'on compare avec raison au chant du cygne, *olores*.”

LAWRENCE DRUMMOND.

(A suivre)



UNE VILLEGIATURE IMPERIALE

EN PAYS DE CAUX

(Suite)

Ainsi s'explique l'affluence de cette foule avide d'un spectacle si nouveau pour elle. Depuis plusieurs heures, on attendait comme sœur Anne sans voir rien venir, quand une clameur, se propageant de proche en proche et de un kilomètre au loin, on entendit : " Les voilà !" Et les yeux de s'écarquiller ! La voiture de l'impératrice marchait bon train et les braves gens n'eurent que la rapide vision d'une femme supérieurement gracieuse et élégante, le sourire du souverain aux lèvres, mais vêtue d'un sombre costume de cheviotte bleue. Cette simplicité de bon goût ne laissait pas que de déconcerter nos braves Cauchois. " Eh, quoi ! l'impératrice n'est pas autrement habillée que les dames de sa suite ! Elle est coiffée d'un feutre noir pareil à celui de Mme X ou de Mlle Z ! Point de belle robe de velours ou de satin, rien qu'une jaquette de drap ; point de diadème, rien qu'une toque ! Cette toilette, aux tons harmonieux et discrets, ce chapeau masculin déroutent ces primitifs : évidemment leur imagination est hantée de manteau royal, de couronne dorée, d'ajustements aux nuances vives, tels que ceux dont est parée Notre-Dame de Sassetot. Cette statue polychrome, objet de la vénération des pêcheurs des Dalles, ainsi qu'en témoigne le hareng d'argent massif passé jadis aux doigts de la Vierge par le patron d'une barque miraculeusement sauvée du naufrage, est à leurs yeux l'exacte image d'une souveraine, comment et pourquoi l'impératrice lui ressemble-t-elle si peu ?

Peut-être après tout, murmure-t-on, la belle dame qui occupe la première voiture n'est-elle point l'impératrice ! Peut-être, comme M. le curé à la procession, ferme-t-elle la marche ! Cette supposition ne tint pas longtemps : la victoria qui venait en queue ne portait point Elisabeth d'Autriche, mais son chien "Shadow," fameux dogue gris souris de la taille d'un bourricot, que tenait en laisse un grand nègre, vêtu d'étoffe rouge soutachée d'or. Monsieur d'importance que ce molosse à la figure renfrognée ! La comtesse Hohenembs l'affectionne tout particulièrement, aussi toute la cour lui fait fête, et le Nubien, exclusivement attaché à sa personne, le soigne *con amore*. Non seulement "Shadow" est l'habituel compagnon de Sa Majesté pendant le jour, mais la nuit, il veille encore sur son repos. Couché sur un paillason au travers de la porte donnant accès à la chambre de l'impératrice, après le couvre-feu, il ne ferait pas bon, si l'on n'a pas l'honneur d'être de ses connaissances, rôder aux alentours de l'appartement dont il a la garde ; il vous a une certaine façon de grogner très significative, que, sans être expert dans la langue des chiens, on peut traduire sans risque d'erreur par ces simples mots : " Si tu avances, je t'étrangle."

Cependant le landau impérial a continué de filer, les grilles du parc tenues fermées par mesure d'ordre, jusqu'à ce qu'il fût en vue, se sont ouvertes à son approche, et bientôt la comtesse Hohenembs, descendue de voiture, s'apprête à pénétrer dans sa demeure d'occasion.

Aussitôt que Sa Majesté a mis pied à terre, le digne châtelain de Briquedalles, érudit doublé d'artiste, par-dessus tout modeste et homme de bien, adresse, en sa qualité de maire de Sassetot, un gentil compliment à la souveraine ; elle lui répond en quelques mots aimables et gravit les marches du perron. L'intendant, très humble, très petit, suit l'impératrice : visiblement, il est inquiet. Quelle première impression produit sur Sa Majesté

la résidence qu'il lui a choisie ? Si, par malheur, elle faisait la moue, serait-il assez penaud, le pauvre Autrichien ! Mais non, après avoir jeté un coup d'œil sur le vestibule, elle se tourne à demi du côté de son courrier et lui dit en français : " C'est bien, monsieur L***."

A Mlle S***, maintenant, d'être émue : elle a dirigé l'installation personnelle de l'impératrice avec un soin jaloux ; elle s'est efforcée de la rendre aussi *gemuth* qu'elle a pu, mais aura-t-elle réussi ! Exquise dans son costume de service, jupe grise, jersey noir sans couture, mode qui vient de naître, ceinture en cuir fauve autour de la taille, la séduisante dame d'atours montre à la comtesse Hohenembs le chemin de ses appartements et disparaît avec elle dans le salon privé de Sa Majesté.

Entre temps la suite parcourt le château ; chacun s'en allant par les escaliers et les couloirs, en quête du logis qui lui est destiné : pour faciliter cette recherche, le méthodique intendant a pris soin de fixer sur toutes les portes une petite pancarte indiquant, soit l'usage de la pièce à laquelle elle donne accès, soit, s'il s'agit d'une chambre, le nom et la qualité de la personne qui doit l'occuper. Malgré cette précaution, maîtres et gens ont quelque peine à s'orienter et à se reconnaître ; l'arrivée des fourgons à bagages vient encore accroître la confusion ; ce sont, en effet, des centaines de colis qui s'entassent devant la façade de l'habitation et en masquent le rez-de-chaussée.

Aussitôt on procède au triage de ce monceau de malles, de valises, de caisses, de coffres, de paniers ; assez vivement, le classement s'en opère et chaque objet va trouver le destinataire dont il porte le nom. Grâce à l'empressement du majordome qui se multiplie, la maison impériale s'est, dans ces entrefaites, casée et la vie s'organise.

Voilà le boulanger autrichien qui se met incontinent à la besogne, ses sacs de farine de Hongrie sont venus avec lui,

ils lui ont été immédiatement livrés, et il pétrit ces fameux petits pains viennois qui seront servis le soir même au dîner de Sa Majesté. Trois fois par jour, il allumera son four, car l'impératrice et ses dames ne sauraient se passer, à chaque repas, de ces miches exquis, dont le boulanger parisien, pour viennoise qu'il la baptise, ne réussit à fabriquer qu'une indigne contrefaçon.

Voilà les trois cuisiniers de la cour tout aussi bien au travail, ils n'ont pas de temps à perdre, car il leur faudra alimenter six tables distinctes : celle de l'impératrice, celle de l'archiduchesse, la table des entours immédiats de Sa Majesté, celle du haut personnel, dames d'atours, écuyers, majordome, et celle de la domesticité ; ils auront enfin à nourrir vingt-cinq à trente hommes et femmes, embauchés tant à Sassetot qu'aux environs pour satisfaire aux gros ouvrages.

Un chef français engagé à Paris est adjoint aux Vatel autrichiens, l'intendant a pensé que l'occasion s'offrant d'étudier expérimentalement l'art culinaire d'un pays qui se pique d'en savoir tous les secrets, l'impériale colonie trouverait certain plaisir à contrôler la valeur des prétentions françaises en matière gastronomique.

La jalousie est, d'habitude, le péché mignon des artistes ; pour en conjurer autant que possible les fâcheux effets, un fourneau spécial, dont il a l'exclusive direction, est affecté au Parisien ; ainsi, nul ne le gênera dans l'élaboration d'une sauce savante, d'un coulis génial, et il pourra, en toute liberté d'esprit et sans arrière-pensée, donner carrière à ses talents.

Pourvoyeur tout indiqué des cuisines impériales, puisqu'il est seul à parler français, dès demain il inaugurera ses fonctions ; le dimanche matin, en effet, avant la grand-messe, le marché hebdomadaire de Sassetot se tient autour du terre-plein sur lequel est bâtie l'église. De deux lieues à la ronde, fermiers et fermières s'y donnent rendez-vous,

ceux-ci pour y vendre leurs grains et denrées, celles-là pour y détailler les produits de leur basse-cour. Plantées debout devant de vastes paniers, les uns bondés d'œufs, de beurre ou de fruits, les autres emprisonnant poulets et canards, les ménagères sollicitent le client pendant que les hommes devisent ou traitent d'affaires au cabaret en sirotant le *gloria* national, suivi du pousse-café, de la rincette, et parfois, mais imprudemment d'ordinaire, de la surincette et du pied de cheval, soit au total cinq verres de fil, autrement dit d'eau-de-vie.

La bonne aubaine pour tout ce brave petit monde que l'approvisionnement de la maison impériale ! Ce n'est pas par couple, mais par douzaine que l'officier de bouche de Sa Majesté achètera les volailles ; ce n'est pas par quarterons, mais par centaines qu'il demandera les œufs ; le beurre, il en voudra des 50, des 100 kilogrammes, et ainsi de suite.

Pantagruel aux multiples mâchoires, le personnel du château absorbera en mesures gargantuesques de formidables quantités de victuailles : on sait d'ailleurs qu'une économie bien stricte n'est pas la vertu favorite des chevaliers du fourneau ; aussi, pendant la durée du séjour de Sa Majesté à Sassetot, les pauvres du village vivront des reliefs de l'office impérial et ils ne feront point maigre chère.

MM. les maîtres-queux, premiers sujets de la troupe, ont naturellement exigé des sous-ordres : marmitons, laveurs de vaisselle, etc. ; ceux-ci, recrutés dans la région, sont, à leurs débuts, tout ahuris ; la préparation la plus élémentaire leur manque évidemment ; jugez donc, le matin même, l'un poussait la charrue, cet autre gardait les vaches, ce troisième tissait des mouchoirs de poche.

(A suivre)

CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

(Suite)

—Vous avez raison, not' père... J'ai-t-i pas rencontré c't'original-là qui marchait dans la neiges ans raquettes;... il en avait jusqu'aux genoux. Hier qu'y faisait si mauvé, a-t-i pas passé à ch'val au grand galop! A-t-on jamais vu, aller à ch'val quand on a ben d'la peine à résister dans un' voiture! Épi Jacques Lebrun m'a dit qu'dans l'bois, quand i'y a été avé lui, i' s'mettait à parler tout seul à pleine tête, quasiment comme s'il eût prêché... Y a pas à dire..... Il a queuqu'chose icite qui n'va pas ben!

Et en disant cela, le brave Jérôme se frappait légèrement le front avec le doigt. Il allait continuer, lorsque trois coups vigoureusement frappés à la porte firent tressaillir tous les convives.

—Ouvrez à la *mi-carême*! ouvrez donc! fit entendre du dehors une petite voix nasillarde et évidemment contrefaite.

—Oui, oui, ouvrons à la *mi-carême*! dirent tous nos gens en se levant de table.

—Voyons, la *mi-carême*, comment es-tu faite c't'année? Veux-tu un p'tit coup d'rhum, pauvre vieille, pour te réchauffer?

—C'est pas de refus, père Morelle. J'sommes ben fatiguée. J'marchons sans arrêter depuis l'Mercredi des

Cendres... Vous avez trouvé que j'mettions ben du temps à v'nir, vous autres, hein, les jeunesses ? Mais c'est égal. Ceuze-là qui m'ont-z-attendue avé patience, j'vas les récompenser,... et ceuze-là qui ont pas voulu m'attendre, vont s'en repentir. On va voir tout ça tantôt. En attendant, père Morelle, le p'tit coup, si vous plé ?

Le personnage allégorique qui s'exprimait ainsi était une vieille femme littéralement courbée en deux et dont on découvrait difficilement le visage au fond d'un vieux chapeau en forme d'entonnoir, lequel avait dû servir à quelqu'un de ces mannequins que l'on met dans les jardins pour en éloigner les oiseaux. Elle marchait appuyée sur un gros bâton ferré et portait une énorme poche sur son dos. Le plus apparent de son costume consistait en un affreux assemblage de torchons de cuisine et de guenilles de toute espèce, auxquels étaient suspendues des queues et des arêtes de poisson. Le peu que l'on voyait de son visage était tout barbouillé de jus de tabac et une paire de lunettes sans vitres, à cheval sur un nez déjà bien grotesque par lui-même, complétait cette étrange toilette. De francs et fous éclats de rire accueillirent cette réjouissante apparition, et la *mi-carême* seule dut conserver un sérieux imperturbable.

Le petit coup de rhum une fois pris, elle s'avança, balayant presque le plancher avec les bords de son immense chapeau, jusqu'à Marichette, et déposant à ses pieds la besace toute trouée qu'elle avait sur le dos, elle en tira un beau *cornet* de papier blanc : " Tenez, mam'zelle Marichette, dit-elle, l'bon Dieu, vot' papa, épi moé, j'sommes satisfaits de vous comme c'est rare. Vous avez pas manqué au maigre un' seule foé ; même qu'y a qu'vous devriez pas jeûner si souvent, car ça endommage notablement vot' santé... Ça pourrait vous ôter vos belles couleurs et y a d'aucun p'tit frisé de la ville qui

pourraient ben le trouver à r'dire... Mais par exemple vous en avez ben qu'trop à c't' heure des couleurs... Voyons, voyons, vous fâchez pas contre la *mi-carême*, qui vient de ben loin pour vous apporter ce beau cornet, ou'squ'il y a du sucre, des dragées et toutes sortes de bonnes choses.

Cette allocution, débitée avec les gestes les plus comiques, eut, comme on peut bien le croire, un succès prodigieux, qui ne fut rien cependant, comparé aux applaudissements qu'obtint le discours suivant adressé au *frisé de la ville* :
 " Ah çà, toé, j'cré que j'devrais t'donner plus qu'un cornet de dragées. Après tout' j'suis qu' la *mi-carême*, et avec ton air de mauvaise humeur et ta face pâle, t'as ben d'air d'être un carême tout du long!... T'as beau faire le fier, va ; j'te connais ben, et j'sais ben qu'en ville tu t'te gênes pas de manger du lard avant l'jour de Pâques... Tu fais la grimace, hein?... mais j'm'en moque pas mal ! J'ai vu d'plus gros messieurs qu'toé... et j'en verrai encore ben d'autres ; car tu sauras que j'suis v'nue au monde du temps des apôtres et que j'roulerai tant que l'monde s'ra monde... C'pendant comme t'as fait un fameux bout d'carême c't'année, grâce à mam'zelle Marichette, je vas toujours ben t'donner un *cornet*, à toé aussi. Seulement il faut qu' tu m'embrasses !

Nous ne saurions donner une idée de la joie que causa cette proposition à toute la compagnie.

— En v'la-t-il un' fameuse farce !

— Va-t-i en avaler du tabac, l'messieu !

— J'estimerais ben autant embrasser n'importe quoi !

— Farçeuse de *mi-carême*, va !

— Tiens ! i s'décide... i va l'embrasser !

— Non, il l'embrassera pas !

— Gageons un' bouteille de rhum qu'il l'embrassera pas !

— Gageons en effette !

— Cré vieille sorcière, va !

—Perdue la bouteille : . . . le v'là qui l'embrasse !

—Vive la mi-carême !

—Hourra pour la mi-carême !

—J'donnerais pas ça pour cent louis !

Charles s'était en effet exécuté, et en retour de son obéissance, il avait reçu aussi lui un *cornet* de bonbons. La vieille fit ainsi le tour de la salle, parlant à tout le monde avec la même franchise impertinente que son rôle autorisait. Aux enfants qui avaient veillé exprès pour recevoir cette visite impatientement attendue depuis plusieurs semaines, elle fit des cadeaux calculés sur la bonne ou la mauvaise conduite de chacun d'eux : à ceux qui avaient été sages, des dragées ou du sucre ; à ceux qui avaient été méchants, des patates gelées ou des écales de noix soigneusement enveloppées dans du papier, mystification qui faisait beaucoup rire les parents, et pleurer les pauvres petits malheureux.

Quand la vieille eut épuisé sa besace et ses drôleries, quelqu'un proposa de terminer la fête par une danse ronde. Le bedeau, consulté là-dessus, donna comme son opinion que cela pourrait très bien se faire, attendu que ça n'avait pas été prémédité, et que, bien qu'il fût défendu de danser dans le carême, on pouvait se permettre, dans une occasion comme celle-là, une simple danse ronde ; d'autant plus, ajouta-t-il, que ça n'exigeait point de violons, et que personne au dehors ne pouvait être scandalisé. Il en serait bien autrement s'il s'agissait de danser des menuets ou des *reels*, ou des *gigues* ou des rigodons. Cette morale un peu relâchée ne fut pas du goût de la *mi-carême*. Une discussion théologique s'éleva entre ces deux personnages, et avant la fin de la thèse, le bedeau, tout bedeau qu'il était, se serait peut-être vu enterré par les arguments de son adversaire, si le père Morelle n'avait point bravement tranché la question, en formant lui-même la chaîne et en entonnant vigoureusement cette ronde bien connue :

Bonhomme, bonhomme,
Que sais-tu bien faire ?

Après cette danse bruyante et grotesque, c'en fut une autre, puis une autre, puis encore une. Dans chacune de ces rondes, il était toujours question

D'un baiser à la plus belle.

Et quand le hasard conduisait Charles au milieu du cercle, ce baiser était invariablement destiné à Marichette, au grand dépit de la petite Rose Tremblay, qui ne manquait point de l'agacer chaque fois, et qui finit par leur faire à tous deux des yeux aussi terribles que ceux que Junon fit au berger Pâris, lorsqu'elle conçut contre lui l'immortelle rancune qui nous a valu l'Iliade et



l'Énéide. La dernière fois, cependant, notre héros se sentit saisir par le bras :... c'était la *mi-carême*.

—Tiens, dirent plusieurs voix, la vieille est jalouse !

—C'est tout juste : c'est-i' pas *sa blonde* ?

—V'là qu'a-i' dit des secrets, à c't'heure !... Et tout le monde de rire et d'applaudir.

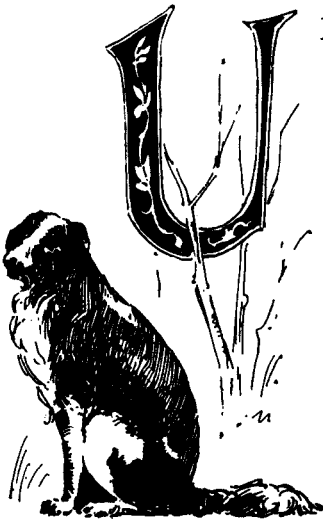
Charles, en se baissant, reconnut la mère Paquet, la duègne de Marichette.

—Monsieur Lebrun, lui dit-elle, m'a envoyée icite pour avoir soin d'mam'zelle Marie ; mais je peux pas rester plus longtemps. Les gens qui doivent me ramener vont partir. Défiez-vous ben, en vous en retournant, y en a qui veulent vous jouer queuqu' mauvais tour.

Cet avis charitable fut cause qu'une demi-heure après, Charles, avec celle qu'on lui donnait déjà pour fiancée, glissait rapidement sur la neige, emporté par un cheval vigoureux qu'il excitait de la voix, et laissant loin derrière lui la maison du père Morelle, encore tout illuminée, et où l'on continua les rires, les chants et les danses presque jusqu'au jour.

III

UN PREMIER AMOUR



NE lieue et davantage séparait la maison de M. Lebrun de celle où venait de se fêter si dignement la *mi-carême*, espèce de saturnale où le peuple, un peu lassé de la vie mortifiée que l'Église lui prescrit, prend sa revanche des privations passées et semble narguer les jeûnes à venir.

Pendant la plus grande partie du trajet, tout en s'efforçant de conduire sans encombre son léger traîneau à travers les *cahots* et les *pent*es de la route, Charles repassait en lui-même les diverses circonstances de son petit voyage, depuis son départ de Québec jusqu'à ce moment.

A l'âge de notre héros, et au sortir du collège, on est assez disposé à tenir compte des moindres événements et,

aux premières aspérités de la vie, à s'écrier comme le rat du bon La Fontaine :

Voici les Apennins, et voilà le Caucase !

Ce n'était que par degrés et grâce, pour bien dire, aux exigences de leur position qu'une douce intimité s'était établie entre Charles et Marichette. Dans ce moment les mille et une petites choses qui l'avaient rapproché de la jeune fille, semblaient à l'étudiant autant de déplorables fatalités, tant il avait trouvé niais le rôle de *cavalier* que tout le monde paraissait lui assigner. Comment avait-il proposé à *mademoiselle Marie* (il ne l'appelait jamais autrement) quelques promenades qu'elle avait acceptées ? comment s'était-il engagé à l'accompagner chez le père Morelle ?

C'était ce dont il ne pouvait se rendre compte, surtout lorsqu'il comparait sa conduite à ses premières résolutions. Ce n'était cependant point sa faute à elle. Elle n'avait fait aucune démarche : c'était lui, au contraire, qui avait recherché toutes les occasions de lui parler, et il n'avait jamais été si heureux que quand pour la première fois elle avait substitué à ses réponses froidement polies une conversation expansive et pleine de charmes. D'un autre côté, elle n'était pas, malgré tout, exempte de tout reproche à ses yeux. Pourquoi s'avisait-elle d'avoir un regard si mélancolique et si doux, de si beaux cheveux qu'elle disposait si habilement, un sourire si caressant et si intelligent, un teint si frais et si pur ; et par-dessus tout, pourquoi se permettait-elle de parler un langage plus correct, plus élégant, plus poétique que celui de la plupart des femmes qu'il avait rencontrées jusque-là ? Était-ce sa faute à lui si, d'une petite fillette assez vulgaire, elle s'était rapidement métamorphosée en une jeune personne pleine de séductions ?

Et cependant, il n'aurait pas voulu pour beaucoup

entamer un *roman* aussi absurde, et dont le dénouement, éloigné, incertain, pour bien dire impossible, l'aurait rendu bien malheureux. Cette étude de ses sentiments et de ses impressions (de ceux au moins qu'il s'avouait à lui-même sans compter ceux qu'il n'osait s'avouer) avait été la cause de sa taciturnité pendant tout le festin.

La vitesse du traîneau commençait à se ralentir, la nuit n'était pas bien froide, quoiqu'elle fût bien sereine, la neige, molle et blanche plus qu'un duvet, avait cessé depuis longtemps de tomber (la neige, suivant le dicton populaire, *c'est le froid qui tombe*) : un vent léger embaumé par les exhalaisons des sapins soufflait par intervalles, les étoiles par myriades scintillaient au firmament, le silence régnait partout, à moins qu'une corneille effarouchée ne s'élevât de temps à autre au coin d'un bois, en poussant un cri plaintif : enfin sur la vaste plaine blanche semblable à un océan de neige qui s'étendait d'un horizon à l'autre, le jeune homme et la jeune fille pouvaient se croire seuls dans la création, et ils auraient même pu se croire transportés dans un monde idéal, si de temps à autre les rudes secousses des *cahots* ne les avaient rappelés au sentiment de la réalité.

— Mon Dieu ! j'ai failli tomber hors de la voiture !... Mais vous allez me dire au moins pourquoi vous m'avez fait partir si vite de chez le bonhomme Morelle, et pourquoi vous nous avez menés si grand train ; ... vous trouviez donc cela bien ennuyeux ?... .

Marichette n'eut pas le temps d'en dire davantage. Ils étaient arrivés en ce moment à un endroit où il fallait passer un pont étroit jeté sur une petite rivière qui formait une coulée profonde. Le cheval s'arrêta brusquement et fit mine de retourner sur ses pas. Comme Charles essayait de lui faire franchir ce pas assez difficile, il s'aperçut, mais trop tard, de ce qui causait la terreur de la pauvre bête. A l'autre bout du pont, trois ou quatre sapins

qui avaient été placés le long de la route, à différentes distances, pour servir de *balises*, avaient été entassés les uns sur les autres, de manière à obstruer complètement le chemin ; et sur un d'eux planté perpendiculairement, on avait étendu un grand drap blanc qui figurait une espèce de fantôme. Le jeune homme voulut alors rebrousser chemin ; mais le cheval était trop effrayé, il se cabra, puis se jeta tête baissée dans le précipice.

Le traîneau dans sa chute frappa avec force contre les débris d'un vieux tronc d'arbre, et la violence de la secousse lança le jeune homme d'un côté et la jeune fille de l'autre, mais de manière que l'un fut sauvé et l'autre dans le plus grand danger. Charles, en se relevant, put voir Marichette qui serrait de toutes ses forces la tige dure et flexible d'un arbuste précisément au-dessus de l'endroit le plus perpendiculaire de la coulée. Il n'hésita point un instant, sauta par-dessus le cheval et la voiture, enfoncés dans la neige amoncelée autour du tronc d'arbre, et s'élança au secours de la malheureuse enfant. Mais il mit trop d'ardeur dans son dévouement, le pied lui glissa et à son tour il se vit suspendu entre la vie et la mort. Tombé de manière à ce que sa tête dépassait l'angle d'un rocher recouvert de glace, il se sentait glisser lentement dans l'abîme. . . . Toute la puissance de sa volonté concentrée par l'instinct de sa conservation, toute la force de ses muscles contractés, tous les efforts qu'il pouvait faire avec ses mains et ses genoux qu'il raidissait en vain sous lui, ne servaient qu'à lui faire regagner péniblement un demi-pouce de chaque pouce de terrain qu'il perdait. Au-dessous de lui il voyait bien distinctement la frêle couche de glace qui emprisonnait la petite rivière au fond de la coulée, et que le poids de son corps devait, pensait-il, bientôt briser. Il voyait aussi de chaque côté la neige à travers laquelle perçaient quelques arbrisseaux ; et la large bande noire que formait la rivière entre deux

bandes blanches, figurait avec raison à son imagination un vaste drap mortuaire. Un vent froid qui semblait caresser



les bords du précipice, glaçait son front, tandis qu'une sueur abondante ruisselait de tous ses membres. La jeune

filles n'était séparée de l'abîme que par la longueur du corps du jeune homme : s'il tombait, elle allait être attirée dans sa chute ; si elle lâchait la tige de l'arbuste, elle poussait Charles devant elle et tombait après lui. Se touchant presque, ils ne pouvaient se secourir : pas un mot ne sortait de ces poitrines oppressées par la terreur. . . Il ne leur était pas même possible d'échanger un regard. . . Déjà la seule puissance de l'équilibre retenait Charles, et cette dernière ressource allait être détruite, lorsqu'il éprouva une douleur aiguë à l'une de ses jambes et se sentit remonter de quelques pouces sur la glace... A l'aide du secours inespéré qui lui venait sous cette forme un peu brutale, il put enfin, après beaucoup d'efforts, décrire une demi-courbe sur lui-même, et en se relevant, reconnaître pour son sauveur... *Castor*, le gros chien de ferme de Jacques Lebrun. Tandis que le vigoureux animal arrachait notre héros à la mort, son maître avait enlevé dans ses bras, comme une plume légère, la jeune fille évanouie : et tout cela avait pris moins de temps que nous n'en avons mis à le décrire. Prévenu, par la vieille voisine, du complot qui avait été formé contre son hôte et sa fille, le cultivateur s'était mis tout de suite en route, sur ses raquettes, et il était arrivé, comme on voit, au moment où l'on avait le plus grand besoin de lui.

Marichette ne tarda pas à revenir à elle ; son père, aidé de l'étudiant, parvint après bien des efforts à dégager de la neige où ils étaient enfoncés, le cheval et la voiture, et aussi à défaire l'épouvantail dressé à l'autre bout du pont. Quoiqu'il n'eût tenu qu'à un cheveu que cet obstacle sur la voie publique ne causât la mort de deux personnes, il était bien probable cependant que ceux qui avaient imaginé et exécuté cette mauvaise plaisanterie, avaient voulu seulement faire une bonne peur à nos jeunes amis, et que au fond, rien de sinistre n'était entré dans leurs calculs. On sait que, autrefois surtout, la moitié d'une

paroisse était toujours occupée à jouer de semblables tours à l'autre moitié, qui les lui rendait ; plusieurs événements tragiques, sans compter une foule de procès, ont été la conséquence de ces bizarres amusements. Le père de Marichette paraissait assez familier avec les affaires de cette espèce, car tandis que Charles appelait avec toute l'indignation dont il était capable, la vindicte des lois et les foudres du ciel sur les scélérats qui lui avaient tendu un si infâme guet-apens, M. Lebrun lui répondit sans s'émouvoir. " Ça n'est rien, c'est un tour des jeunesses qui vous auront trouvé trop fier.. On tâchera de savoir qui c'est, et on leur-z-en rendra un pareil."

Cette aventure que le brave homme réduisait ainsi à sa plus simple expression, n'en prit pas moins dans le cerveau exalté de notre étudiant les proportions les plus gigantesques. Les remerciements, nous pouvons dire les actions de grâces que lui rendait la jeune fille, l'éloge exagéré mais sincère qu'elle faisait du courage avec lequel il avait volé à son secours, lui persuadèrent qu'il était son sauveur, et, comme tous les sauveurs et tous les protecteurs, il s'attacha tendrement à sa protégée.

Les jours qui suivirent, de longues et intimes conversations toujours prétextées par la reconnaissance d'une part, et par le souvenir du danger passé, de l'autre, amenèrent enfin le moment où Charles, après bien des soupirs étouffés, bien des regards suppliants, bien des phrases inachevées, et mille autres réticences dont nous faisons grâce à nos lecteurs, osa dire à voix basse, lentement et mystérieusement, comme cela se dit toujours: " Marie, je vous aime !..."

—C'est-à-dire que vous croyez m'aimer, reprit la jeune fille sans trop d'étonnement... Combien cela durera-t-il ? Dans cinq ou six jours au plus, vous partirez pour Québec, et la pauvre petite paysanne sera bien loin de vous et de votre pensée.

—Marie!... qui voulez-vous que je vous préfère?... Vous êtes la première femme à qui je parle d'amour, et je ne vous ai dit ces mots qu'après y avoir bien pensé.

—Certes, il faut y penser aussi!... Savez-vous le tort que vous me feriez si vous me trompiez,... combien je resterais triste, délaissée, malheureuse en moi-même, et ridicule pour tous ceux qui devineraient la cause de mon chagrin?... Je suppose, bien entendu, que je vous aime de mon côté,... et que je sois assez folle pour vous le dire...

—Et cette supposition, mademoiselle, n'a rien d'impossible, j'espère?

Marichette devint rouge comme une cerise. La supposition qu'elle avait faite équivalait, malgré toutes ses réserves, à un aveu naïf et bien explicite; et le ton satisfait avec lequel Charles lui faisait cette question lui prouvait qu'elle n'avait été que trop bien comprise.

—Je vois bien, dit-elle, après un assez long silence, qu'une petite fille de la campagne aurait bien de la peine à jouer un rôle de coquette; et il vaut autant que je vous parle franchement que de chercher à vous cacher... ce que vous devinez si vite. Vous devez bien croire qu'après avoir reçu un peu d'éducation, j'ai dû vous apprécier,... surtout en vous comparant à tous les garçons qui m'ont fait la *grand' demande*,... comme on dit tout bonnement;... et fussiez-vous moins aimable que vous n'êtes (ici ce fut Charles qui rougit à son tour), vos attentions m'auraient toujours paru bien flatteuses.... Si vous m'eussiez parlé d'amour à votre arrivée, j'aurais cru que vous vouliez vous moquer de moi; mais comme vous n'avez pas été trop poli, dans les premiers jours, si je m'en souviens bien, il faut qu'il y ait quelque sincérité dans ce que vous me dites.... Seulement, si vous alliez vous tromper, ce serait bien peu de chose pour vous, n'est-ce pas.... vous en seriez quitte pour avoir un peu honte en vous-même

(vos amis et le grand monde que vous voyez à la ville ne le sauront seulement pas) d'avoir été le *cavalier* d'une petite *habitante* pendant une quinzaine de jours, et tout sera dit... Tenez, avouez que votre air inquiet et votre peu de gracieuseté chez le père Morelle, venaient justement de cela !... Vous avez changé tout à coup, je le sais bien ; j'ai eu le tort de me faire un peu demoiselle pour vous plaire ;... je vous ai même récité mon grand rôle d'Athalie à force d'être tourmentée par mon père et par vous ; tout cela a changé vos premières impressions ; mais si j'allais redevenir Marichette ?...

—Mais, mon Dieu, cela n'est pas possible, dit naïvement le jeune homme d'un air assez alarmé pour faire sourire son interlocutrice... D'abord vous allez laisser ce vilain nom.

—Cela n'est pas certain, monsieur, et puis on ne se débarrasse pas comme on veut bien d'un nom d'amitié que son père vous a donné, le croyant bien beau. A part de cela, comme il y a beaucoup de poésie et de roman dans votre amour, d'après ce que vous me dites, et que ces choses-là s'en retournent comme elles viennent, je cours grand risque de redevenir Marichette, au premier moment, dans votre imagination du moins. Et puis, à vous dire le vrai, j'aurai peut-être bien de la peine à me soutenir ainsi longtemps au-dessus de mes habitudes, pour vous plaire.

—Après tout, qu'est-ce que tout cela doit vous faire, si je veux vous aimer Marie ou Marichette ; si je vous jure que je vous trouve encore plus aimable avec votre petit mantelet, votre grande câline et votre jupe de *droguet*, qu'avec votre belle robe à la mode ?...

—Oui, à la mode il y a deux ans, à la mode du couvent encore, s'il vous plaît !... Quand j'y pense, je dois être un peu moins bien comme cela qu'autrement.

—Laissez-moi donc dire... Si je vous jure que, sous quelque nom que je me rappelle votre souvenir, quelque

chose que je puisse refaire de vous dans ma pensée, j'adorerai toujours ce nom, je chérirai toujours ce souvenir...

—Eh bien, quand vous aurez juré tout cela ?

—Oui, quand j'aurai juré cela...

—Il ne vous restera plus qu'à le tenir. On m'a toujours dit que c'était le plus difficile.

—Vous avez bien mauvaise opinion de moi !

—Non, c'est vous qui avez aujourd'hui une trop haute idée de moi : cela s'évanouira à votre retour à Québec.

—Mais vous me faites fâcher. Ne dirait-on pas qu'il y a dans ce pays-ci une si grande différence entre les gens de la ville et ceux de la campagne ? Y a-t-il beaucoup d'élégantes à Québec qui s'expriment aussi bien que vous ? Et puis encore, ne dirait-on pas que je me crois un prince ?

—Quant à cela, on a vu des rois épouser des bergères, n'est-ce pas ? C'est qu'il faut être roi pour cela... Et puis vous vous croyez du pays ? Vous vous trompez !

—Allons ! de quel endroit suis-je à présent ?

—Mon Dieu ! vous ! vous êtes de Paris plus qu'aucun Parisien ; vous ne faites que parler des duchesses et des marquises, et des élégantes dont vous lisez les portraits dans les romans et les nouvelles ; votre cœur et votre imagination ne sont pas avec nous, ils sont là-bas avec vos rêves, ... dans des salons qui ne ressemblent guère à cette chambre ; à l'opéra, au bal masqué, enfin je ne sais où.

—Comme vous êtes injuste !... Je ne rêve qu'à vous ; et, sans flatterie, quand même votre langage élégant me rappellerait les héroïnes des romans que j'ai lus, où serait le mal ?

—Le mal serait qu'il n'y aurait pas de bon sens dans un pareil rapprochement.

—Vraiment, à mon tour, je commence à croire que vous vous moquez de moi... Tout hors de moi, je vous dis que

je vous aime, que je vous adore, et vous entreprenez une thèse de philosophie pour me prouver que je me trompe... Si vous m'aimiez, vous n'en parleriez pas si à votre aise.

—C'est que j'y ai pensé avant vous, mon beau monsieur ; d'abord j'ai été piquée (et c'était bien naturel) de votre peu de galanterie ; et ensuite à mesure que je m'élevais jusqu'à vous, pour ne pas être méprisée de vous, je me suis aperçue que je réussissais... comment dirai-je bien ?... au delà de mes désirs ; et j'ai eu peur de ce que je faisais. J'ai eu peur pour vous et pour moi. Mon bonheur ne m'appartient point. Sans cela, je le risquerais peut-être pour vous. Mon bonheur, c'est le bonheur de mon père, de mon père qui n'a que moi dans le monde. Vous m'avez souvent parlé de votre mère, du chagrin mortel que lui a causé le départ de votre frère... Cependant si votre frère ne revient pas, votre mère vous aura toujours, vous et votre sœur. Pensez-vous que mon père serait moins à plaindre de n'avoir qu'une fille dans le monde, et de la voir malheureuse et triste auprès de lui ? Cela serait encore pire que de la savoir morte. Il ne faut donc pas que j'écoute comme cela, bien tranquillement, ce qu'il vous plaît de me dire de votre passion. J'ai assez pleuré depuis une couple de jours pour être calme à présent. Mon père a déjà remarqué que je n'étais pas la même ; il voit un peu tard l'imprudence qu'il a faite de vous amener ici, et il a déjà dit hier qu'il avait un autre voyage à faire prochainement à Québec... Que dites-vous de cette idée-là ?

—Une infamie ! Me chasser, à présent, parce que j'ai le malheur de vous aimer ! Vous tenez beaucoup, mademoiselle, à votre bonheur et au bonheur de votre père ;... mon bonheur à moi compte pour peu de chose.....

Pierre-J.-Q. Chauveau.

(A suivre)

CHRONIQUE DU MOIS

MALGRÉ l'intérêt toujours décroissant de la guerre hispano-américaine, l'événement avait été trop bien "annoncé" par les journaux de toute l'Amérique pour qu'on pût en distraire facilement l'attention générale. Il ne fallait rien moins qu'une catastrophe pour reléguer à l'arrière-plan la victoire de Shafter, la prise de Cervera et le bombardement de Santiago.

Cette catastrophe, hélas ! nous l'avons eue, terrible, incroyable. Le paquebot français *la Bourgogne*, de la Compagnie générale transatlantique, a été coulé à fond, près de l'île au Sable, par le *Cromartyshire*, et six cents personnes, pas moins, ont péri dans ce désastre. C'est à faire frissonner d'horreur, à la fin de ce dix-neuvième siècle qui s'était fait fort de supprimer le danger tout en effaçant les obstacles... Aussi la presse du monde entier s'est-elle emparée de l'événement, une partie dans le but louable d'aider à faire la lumière sur cet affreux accident, dont l'étude évitera peut-être des catastrophes futures, une autre presque uniquement pour le plaisir d'insulter la France, en rapprochant ce sinistre de la non moins pénible scène du bazar de la Charité, arrivée il y a un an à peine, et qui a jeté dans tant de familles françaises une consternation qui ne s'est pas encore dissipée.

Des enquêtes se font ou se feront un peu partout, pour éclaircir cette ténébreuse affaire et distribuer à qui de droit sa part de responsabilité. D'ici là, il serait à la fois téméraire et lâche de proférer des accusations. Il est bien plus chrétien et bien plus à propos de plaindre les malheureuses victimes, et de sympathiser, bien sincèrement et bien profondément, avec tous ces orphelins que ce naufrage a faits, tous ces parents dont il a dépeuplé les foyers. Il en existe, de ces malheureux ainsi éprouvés, dans pres-

que tous les pays du monde, et dans notre ville de Montréal, plus d'un père pleure sa fille, ravie par les flots.

* * *

Et comme, la semaine dernière, je rangeais ma bibliothèque, je mis la main sur un volume de vers français signés par un Nicaraguayais, Salvador Castrillo. La première page de ce volume portait l'autographe de l'auteur, avec ces mots plus évocateurs encore que le reste de la dédicace : " 13 septembre 1896. A bord de *la Bourgogne*."

Tout cela éveilla chez moi un monde de souvenirs tristes. Je me rappelai plus vivement que jamais ce paquebot devenu depuis si tristement célèbre, ses officiers, dont plusieurs,—tous ceux qui restaient de l'équipage d'alors,—sont maintenant des cadavres à la merci des flots. Je me rappelai ensuite Castrillo lui-même, Hispano-Américain qui s'était exilé pour aller demander aux pays de langue française le secret de leur poésie. Je me rappelai notre dernière entrevue, notre dernière conversation. Nous étions en wagon, allant du Havre à Paris. Castrillo venait de crayonner un poème dont les premiers vers semblent aujourd'hui cruels quand on songe au milieu dans lequel toutes ces choses se passaient :

" Océan ! tu n'es plus que mon ami fidèle :
" J'éprouve, en te quittant, un frisson douloureux"...

Dans un coin de ce même compartiment se trouvait Mgr Fabre, dont la figure triste et pâle sous la lueur vacillante du bec de gaz me donnait pour la première fois des craintes sérieuses.

Tout cela est bien loin aujourd'hui. Mgr Fabre disparu, *la Bourgogne* engloutie, Castrillo lui-même, rappelé au Nicaragua quelques mois après par une catastrophe où périssaient plusieurs membres de sa famille !

* * *

Singulier rapprochement de faits. A son avant-dernière traversée, le malheureux navire *la Bourgogne* rapatriait en France trois matelots de Saint-Malo, dont la

goélette, la *Flore*, avait été coulée par un navire anglais, le *Juanita North*, près de Saint-Pierre et Miquelon. Après avoir erré trois jours dans l'un des doris du bord, ces pauvres gens avaient été recueillis par l'*Alexandra*, qui revenait de Liverpool à New-York.

Le commandant Deloncle avait été pris de pitié pour ces malheureux. De concert avec le peintre Carolus Duran, passager à bord de la *Bourgogne*, il fit une quête pour les matelots naufragés, et une loterie pour la Société centrale de secours aux naufragés, dont le gros lot était un tableau du peintre.

Trois semaines après cet acte de générosité, le commandant Deloncle et les braves officiers de la *Bourgogne* périssaient à la suite d'un accident semblable. Ces braves officiers, si prompts dans leurs efforts pour réparer les désastres de la mer, ont été engloutis par elle,

“ And none shall know,
 “ But the winds that blow,
 “ The graves wherein they lie.”

* * *

On annonce la mort du trop fameux aventurier Cornélius Herz, qui joua un rôle aussi lucratif que méprisable dans l'affaire du Panama. Un collégien avait dit à son sujet que deux hommes célèbres du prénom de Cornélius avaient eu les honneurs de la traduction : Cornélius Nepos ayant été traduit en français, et Cornélius Herz en Cour d'assises.

* * *

Peu de temps après la mort du cardinal Taschereau, l'Église du Canada fait une nouvelle et cruelle perte dans la personne de Monseigneur Lafleche, évêque des Trois-Rivières.

Peu d'hommes, dans le clergé du monde entier, ont fourni une carrière sacerdotale aussi étendue, aussi variée, aussi bien remplie. Missionnaire d'abord à la Rivière-

Rouge presque aussitôt après son ordination, supérieur de collège ensuite, grand vicaire, puis évêque des Trois-Rivières, il a rempli toutes ces fonctions avec une énergie et un zèle incomparables.

Son activité ne connaissait pas de bornes. Il a été toute sa vie, comme le disait Monseigneur Bruchési, dans son éloquente oraison funèbre, un semeur de paroles. Nul ne s'est prodigué davantage à la chaire, et nul, en ce pays, n'y a rencontré de plus permanents succès. L'éloquence de Mgr Laffèche a eu ses adversaires, car l'évêque des Trois-Rivières a été, toujours et partout, un militant ; elle a eu aussi çà et là ses sceptiques ; mais elle a eu les admirateurs les plus fervents et les plus convaincus qu'un orateur puisse rêver. Les dogmes fondamentaux de la religion, les grandes questions sociales, et les questions si vitales de l'éducation, étaient ses thèmes favoris. Il les discutait avec l'ardeur d'un homme passionné qui a conscience de l'importance de son sujet, avec l'érudition que sa merveilleuse faculté d'assimilation et ses études incessantes lui avaient procurée, et l'abondance d'expressions que lui fournissait son imagination, toujours en travail.

Sa mort laisse un vide bien grand ; mais le souvenir de ses œuvres est appelé à survivre longtemps.

*
* *

En France, le nouveau ministère, formé par l'ancien président de la Chambre "l'austère" M. Brisson, est plus ou moins un replâtrage de l'ancien. M. Hanotaux ira sans doute à Londres, à la grande joie de lord Salisbury, disent les feuilles hostiles.

Le ministère italien formé par le général Pelloux, comprend quatre militaires, outre le premier ministre. Reste à savoir si ces braves culottes de peau sauront supporter le feu de la discussion parlementaire !

Ed. Fabre-Surveyer.